


Amusemens

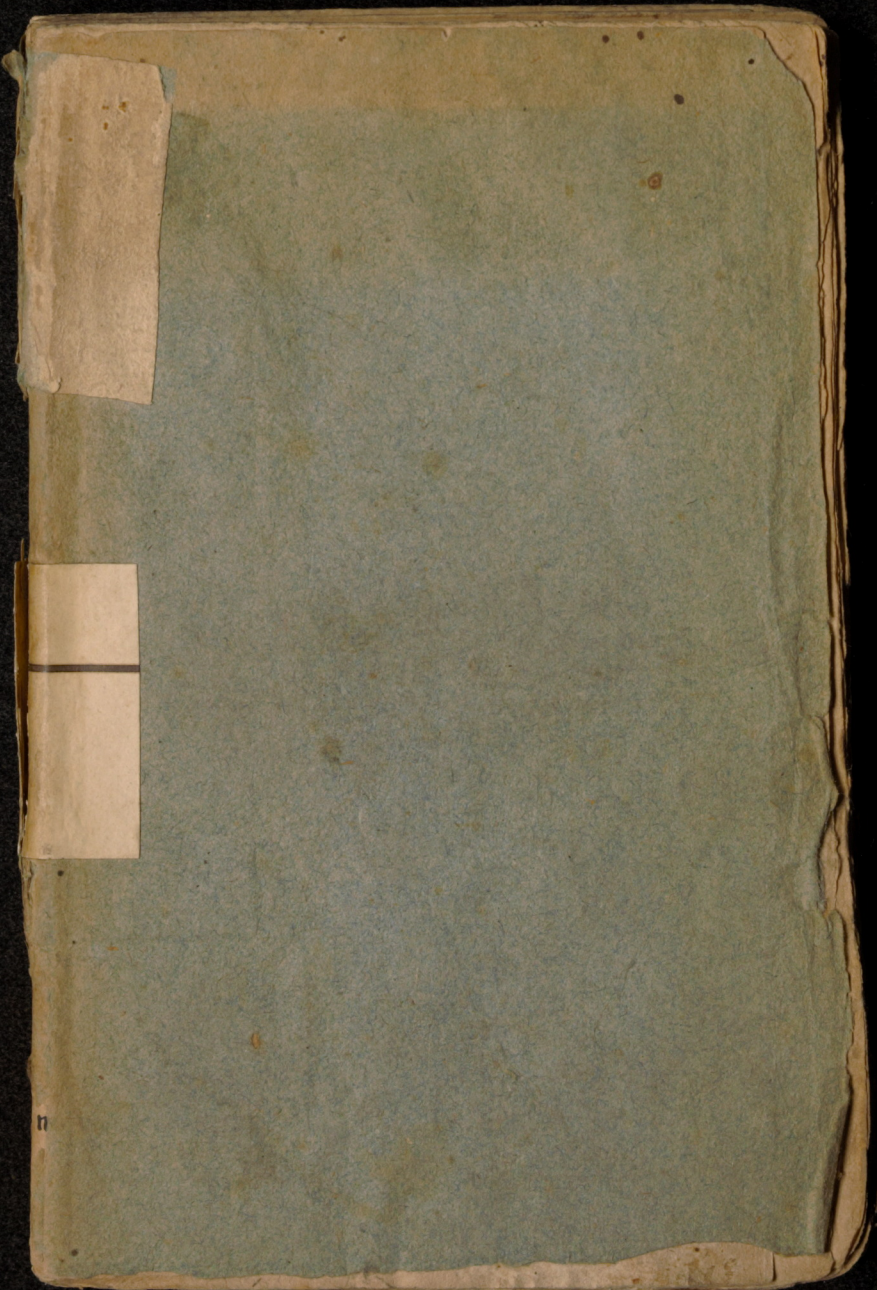
## Seconde Partie

A Erlang: Chés Wolfgang Walther, 1769

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1671775848>

Band (Druck) Freier  Zugang





n

13640

79

LBN 1046



# AMUSEMENS.

SECONDE PARTIE.



---

A E R L A N G

Chés WOLFGANG WALTHER 1769.

AMUSEMENTS

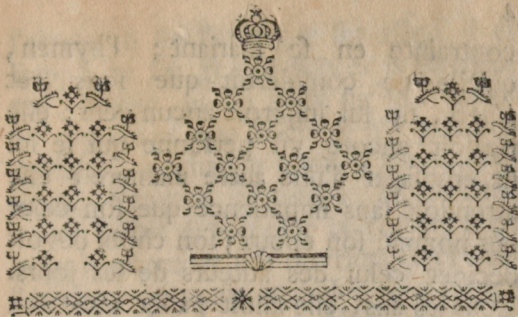
SECONDE PARTIE



Universitäts-  
Bibliothek  
Rostock

A B E R L A N G

Das Wörterbuch



## LE SÉDUCTEUR

*rentré en lui-même.* Par M. FONTA-  
NELLE.

**M.** & Madame de Meilcourt goûtoient depuis long-temps les douceurs d'une union paisible, formée par l'amour, renfermée par l'hymen, entretenue par l'estime. Sophie, leur fille unique, faisoit leur félicité. Elle étoit parvenue à cet âge où le cœur commence à se sentir, où une jeune fille qu'on ne destine point au célibat, entrevoit un établissement prochain, & cherche avec une curiosité inquiète l'homme avec lequel elle voudroit passer ses jours. Heureuse auprès de ses parens, Sophie craignoit de s'en séparer, elle sçavoit qu'elle y seroit con-

A 2

con-

contrainte en se mariant ; l'hymen , qu'elle ne considéroit que sous cet aspect , ne lui inspiroit aucun desir ; elle n'avoit encore vû personne qui le lui fit envisager d'une autre maniere ; elle attendoit sans impatience que son cœur eût nommé son époux ; son choix devoit décider celui des auteurs de ses jours. Tous les ans , elle alloit passer avec eux la belle saison à la campagne ; la promenade les conduisoit souvent sur la grande route de Paris ; la multitude des voyageurs , la varieté des objets leur offroient une dissipation agréable. Un jour ils apperçurent à quelque distance une voiture qui venoit de verser ; M. de Meilcourt ordonne à son cocher de voler de ce côté ; il arrive , il voit un jeune homme dont la figure noble & intéressante annonçoit une personne distinguée. Celui-ci le remercie de la générosité qui l'amene à son secours ; appercevant des dames dans le carosse , il court leur faire un compliment ; il n'oublie pas de se féliciter de l'accident qui lui procure l'avantage de les voir. Sophie prévient la réponse de sa mere , pour lui demander s'il n'est point blessé. Cette question faite avec intérêt fixe l'attention

l'attention de l'étranger sur elle ; il est frappé de ses graces naïves & touchantes ; la joie qui se peint sur son visage, en apprenant que sa chute n'a point eu de suite, n'échappe point à ses observations. Pendant ce temps, M. de Meilcourt faisoit débarrasser la voiture, envoyoit chercher des ouvriers & pressoit l'étranger de venir attendre chez lui que sa chaise fût racommodée ; cette invitation polie fut acceptée avec reconnaissance ; la vue de Sophie la rendoit plus précieuse.

Sainval, c'étoit le nom du voyageur, avoit tous les agrémens & tous les vices de son âge ; un penchant invincible l'entraînoit au plaisir ; mais il ne s'y livroit qu'en secret. Un oncle dont il attendoit l'héritage, & sur-tout de l'appui, le forçoit à ces ménagemens ; il craignoit un éclat qui pouvoit lui nuire ; sa conduite paroïssoit régulière & ne l'étoit point ; le mystère qui cachoit ses désordres leur prêtoit un nouveau charme, & la distraction des beautés qu'il avoit séduites & trahies, ménageoit sa réputation.

Sophie fit sur son cœur l'impression qu'y faisoient toujours la jeunesse & la beauté. Il lui fallut peu de temps pour



étudier son caractère & celui de ses parens. Il plût bientôt à M. & à Madame de Meilcourt; il s'aperçut qu'il ne plaisoit pas moins à Sophie, il médita sa conquête; l'idée charmante qu'il se forma de sa possession, ne lui permit pas de songer à ce qu'il devoit aux bontés généreuses de ses hôtes.

Sainval ne s'occupa que de ce projet; il avoit senti qu'il n'étoit pas de nature à être brusqué; la vertu de Sophie exigeoit la plus grande circonspection; il s'arma de patience & attendit tout du temps & de ses soins; une déclaration trop prompte pouvoit le perdre; il falloit disposer Sophie à l'entendre; il affecta auprès d'elle une réserve timide; il se contenta d'abord de mettre dans ses yeux un air de satisfaction lorsqu'il la voyoit; il y mit ensuite, quand il croyoit en être aperçu, un sentiment plus vif qui sembloit craindre de se montrer, mais qu'une jeune personne découvre facilement, & dont elle est toujours flattée d'être l'objet. Il passa huit jours à la campagne sans changer de conduite; l'instant de son départ arriva; on en eut du regret; il en témoigna beaucoup; en faisant ses adieux il parut attendri; ses regards ex-

pri:

primoient le chagrin de quitter Sophie, & l'espoir de la revoir; en demandant la permission de revenir, il sembloit l'implorer elle seule.

Sophe ne manqua aucune de ces observations; elle éprouvoit une satisfaction secrete qu'elle n'avoit jamais sentie. Elle cherchoit la solitude, elle se plaisoit à rêver à Sainval; son pere & sa mere ne cessoient de parler de lui; ils auroient été ravis que leur fille eût pu lui plaire; un soir ils s'en entretenoient dans le jardin; Sophie les entendit d'un cabinet de verdure où sa distraction l'avoit conduite; la voix de sa mere, le nom chéri qu'elle prononçoit attirerent son attention; son cœur n'avoit pas encore osé s'avouer qu'il aimoit; le desir de ses parens l'enhardit; il la rassura sur ses sentimens; elle ne craignit plus de s'y livrer.

Sainval ne tarda pas à revenir; il devoit cette visite; on le reçut comme il l'espéroit; il céda sans peine aux instances de M. de Meilcourt qui se fit un plaisir de le retenir pendant quelque temps. Il s'étoit prescrit un plan de conduite dont il résolut de ne point s'écarter; il le suivit avec une patience

qui s'accordoit mal avec la vivacité de ses desirs, mais qui convenoit à ses vues. Pour ne point effaroucher la vertu de Sophie, il l'attaqua par le respect; ce n'est pas la maniere la moins dangereuse; Sophie devoit être moins sur ses gardes; la confiance entraîne la sécurité, & les surprises sont alors plus faciles.

Sainval, dans les premiers jours, marqua beaucoup d'empressement à chercher Sophie; il sembloit impatient de se trouver seul avec elle, & quand il y étoit, il paroissoit contraint, embarrassé, arrêté par la crainte, n'osant avouer ce qu'il sentoit, mais le laissant pénétrer. Cette timidité prouvoit l'excès de son amour; s'il étoit moins violent il seroit déjà déclaré, une pareille démarche n'est pas difficile à un homme aimable & galant; mais lorsque le cœur est vivement affecté, l'esprit n'est pas bien libre. Sainval, dans les conversations générales, avoit l'art de jeter ces réflexions, indifféremment & comme sans dessein; il les dictoit à Sophie qui les retenoit avidement, s'imaginant les avoir faites, & les lui appliquoit.

Quinze

Quinze jours s'écoulerent ; Sainval, fidèle au plan qu'il s'étoit tracé, n'avoit point encore parlé ; il voyoit dans les yeux de Sophie qu'elle desiroit une déclaration & qu'il pouvoit la faire sans risques. Tous les matins elle fortoit de bonne heure pour se promener dans le parc ; elle y étoit toujours seule ; depuis quelque temps, elle s'y rendoit plus matin encore ; Sainval qui observoit tout, se proposoit de profiter de ces instans. Un motif puissant le forçoit de différer ; sûr d'obtenir un aveu favorable, il craignoit qu'on ne le prestât de s'ouvrir à M. de Meilcourt. Ce n'étoit pas son intention ; il attendit le jour de son départ pour s'expliquer ; il se flatta d'occuper assez Sophie pour éloigner une proposition qui l'embarrasseroit ; il auroit le temps ensuite de réfléchir aux moyens de lui faire approuver son silence à cet egard.

Sainval fit arriver le soir même une lettre qui lui annonçoit que son oncle étoit malade, & qu'il l'appelloit auprès de lui. Il témoigna la plus grande inquiétude à cette nouvelle ; M. de Meilcourt l'attribua à l'état de son oncle ; Sophie ne manqua pas d'ajouter à ce

A 5 motif

motif le regret qu'il avoit de la quitter. Sainval les entretint l'un & l'autre dans leur opinion; il déclara qu'il partiroit le lendemain matin après le déjeuner. Il se leva dès que le jour parut; il devança Sophie dans les allées du parc, s'enfonça dans celles qu'elle fréquentoit le plus, épiant l'instant où elle arriveroit.

Sophie ne tarda pas à paroître & à le découvrir; son premier mouvement est de se retirer; un sentiment plus fort l'arrête; elle se rappelle la timidité de Sainval; il part; elle ne peut se refuser le plaisir de l'entendre encore; elle fuit ses pas; Sainval marche toujours sans affectation: il est trop occupé pour l'apercevoir. Les rêveurs ne voient rien devant eux. Une racine d'arbre, qui se rencontre sous ses pieds, lui fait faire un faux pas, & l'oblige de se retourner; il baisse les yeux à la vue de Sophie; elle lui recommande d'être moins distrait à l'avenir; il ne répond point, il la regarde & soupire. Il parle enfin de son départ, il osoit se flatter la veille qu'il ne seroit pas si prochain; mais son oncle est malade; il desire de le voir; on obéira, quoiqu'il en coûte; un devoir si sacré ne souffre point de délai; cette maxime exprimée avec le ton du sentiment, at-  
ten-

tendrit Sophie ; elle admire son amant & le plaint. Sainval paroît consolé ; il est surtout fier de l'approbation de Sophie : l'estime qu'il en fait n'échappe point à cette belle personne ; elle se regarde d'un air plus content d'elle-même ; pour la première fois, elle écoute la voix flatteuse de l'amour-propre ; c'est son amant qui l'éveille. Sainval ne néglige pas cette observation ; il lui fait l'aveu des sentimens qu'elle lui a inspirés ; l'imagination de Sophie est exaltée ; dans ce moment elle est au-dessus de son sexe ; elle rougiroit d'employer des détours avec un homme tel que Sainval ; elle répond avec franchise, & le laisse lire au fond de son cœur.

Sainval, dans l'excès de sa joie, dans l'ivresse de ses transports, ménage l'objet qu'il aime ; il ne s'écarte point du respect ; Sophie, hors d'elle même, n'auroit peut-être pas eu la force de se plaindre s'il eût été téméraire ; elle s'aperçoit de sa retenue & lui en tient compte. Sainval, en parlant de son amour, a soin de remplir l'ame de Sophie, d'y fixer toute son attention, de la détourner de tout autre objet. La sienne arrêtée sur son bonheur, ne voit rien

rien au-delà ; il est aimé, il n'a plus de desirs à former, il le fait croire du moins.

Cette conversation délicieuse finit ; on appelle Sophie ; on cherche Sainval ; le déjeuner est prêt ; ils ne peuvent se parler plus long-temps ; ils se rendent auprès de M. & Madame de Meilcourt ; Sainval fait ses adieux ; il laisse son amante livrée à de douces rêveries ; elle n'a point songé à exiger de lui qu'il fasse approuver sa passion à M. de Meilcourt ; il redoute les suites ; son esprit fecond en expédiens lui en fournit bientôt un ; il prévient Sophie ; c'est un nouveau mérite qu'il veut avoir auprès d'elle ; il lui écrit une lettre fort tendre & fort respectueuse ; il lui marque que dans son ravissement, il a oublié de lui demander la permission de travailler à leur bonheur mutuel ; sûr de sa tendresse, il va se jeter aux pieds de son oncle, obtenir son consentement, & le conjurer de faire lui même les démarches nécessaires auprès de M. de Meilcourt. Cette lettre confiée à un homme adroit & déjà exercé à de pareilles commissions, fut remise en secret à Sophie. Ce procédé redoubla son amour & son estime.

Sainval, après cette démarche ne douta plus du succès ; il avoit un ami, de son

son caractère & de ses mœurs ; on le nommoit Dorville ; le plaisir les avoit liés ; celui-ci qui n'étoit obligé à aucune circonspection étoit très-décrié. Sainval lui fit part de sa passion, de ses projets, & le pria de les servir. Dorville approuva tout ; il fut enchanté de jouer un rôle dans cette aventure ; il se fit une gloire de contribuer à la félicité de son ami, & à la ruine d'une personne vertueuse. Tu seras content de mon adresse, dit-il à Sainval ; je connois Meilcourt ; la visite que je lui ferai n'aura rien d'extraordinaire. Comme ma réputation n'est pas merveilleusement établie dans cette maison, je me garderai bien de paroître ton ami ; notre intimité iroit mal avec la haute sagesse dont tu fais profession, & à laquelle on a la bonté de croire. J'ôterai pour quelque temps à la petite Sophie la ridicule manie de ne vouloir pas aimer à l'insçu de ses parens.

Dorville, trois jours après, feignant d'aller voir un ami à la campagne, vint demander, en passant, à dîner à M. de Meilcourt : il n'eut pas de peine à faire tomber la conversation sur Sainval. Nous l'avions, ces jours passés, dit M.  
de



de Meilcourt, & nous le posséderions encore, s'il n'avoit pas été obligé de se rendre auprès de son oncle qui est très-mal. Très-mal, interrompit Dorville! ce n'est qu'une légère indisposition; la maladie du neveu est bien plus dangereuse. Comment, demanda Madame de Meilcourt, il seroit malade? Très grièvement reprit Dorville; il est fou. . . Il faut que je vous conte cela; c'est la nouvelle du jour. Son oncle l'avoit mandé auprès de lui; son dessein étoit de le marier à la fille du duc de. . . Sainval a fort mal reçu cette proposition; il a dit à son oncle que son cœur étoit engagé ailleurs; & il a voulu faire valoir cela, comme une raison qui ne lui permet pas d'épouser la jeune Duchesse. L'oncle est furieux; Sainval tâche de l'adoucir, mais on doute qu'il réussisse. Connoit-on, demanda Madame de Meilcourt, la personne qui lui inspire une si forte passion? Non pas, répond Dorville; Sainval est d'une discrétion extrême sur cet article; il ne se vante jamais de ses bonnes fortunes. C'est le procédé d'un galant homme; reprit Madame de Meilcourt; mais son silence, dans une circonstance telle que celle-

celle-ci, doit faire imaginer que sa maitresse n'est pas digne de lui; si elle l'étoit, qui l'empêcheroit de la nommer à son oncle? sans-doute il obtiendrait son aveu. L'oncle ne vous est pas connu, repliqua Dorville; c'est l'homme le plus entier, le plus opiniatre! . . . S'il connoissoit la Maitresse de son neveu, il n'est point d'intrigues qu'il n'employât pour les délûir; dans le fond il feroit bien; Sainval le mériteroit: qui a jamais vu refuser d'épouser une femme, parcequ'on en aime une autre?

Sophie frémissoit à chaque mot; les principes de Dorville lui sembloient affreux; que son amant pensoit différemment! Elle passa plusieurs jours sans recevoir de ses nouvelles; sans le voir lui-même; elle apprenoit de temps en temps qu'il cherchoit la solitude, qu'il se cachoit à tout le monde, qu'il éprouvoit les chagrins les plus violens; elle les partageoit. Son pere & sa mere avoient désiré que Sainval s'attachât à elle. Ils auroient regretté, dans ce moment, qu'elle eût été l'objet de sa passion; quelle peire ne leur auroit pas causé l'opposition de l'oncle! ils craignirent qu'elle ne devint la victime de  
quel

quelque aventure pareille; on leur avoit proposé un parti; ils se déterminèrent à l'accepter; aussi-bien Sophie ne se décevoit point; l'ami commun qui leur avoit fait des ouvertures, étoit à la campagne à deux lieues de leur terre; ils résolurent de l'aller voir & de le consulter, ils partirent un matin & ne menerent point Sophie.

Sainval qui ne perdoit de vûe aucune de leurs démarches, instruit de cette circonstance, ne manqua pas de choisir ce moment pour faire une visite. Il prit ses précautions pour n'arriver qu'une heure après leur départ; il témoigna beaucoup de regret de leur absence & d'avoir si mal choisi son temps; il entra, résolu de se reposer & d'attendre leur retour, se gardant bien de demander des nouvelles de Sophie, pour avoir l'air d'être persuadé qu'elle étoit avec eux. Il passa dans le jardin; Sophie qu'on avoit avertie, y descendit. Sainval lui parut consterné: Charmante Sophie, lui dit-il en soupirant & du ton de la douleur, que les espérances avec lesquelles je suis parti ont été de courte durée! Ah, si vous sçaviez! . . . Mais non, vous daignez m'aimer, je  
dois

dois vous cacher un trouble que vous partageriez, & travailler en silence à le faire finir. Je sçais tout, lui dit Sophie, votre oncle veut. . . . Vous êtes instruite de ses projets, Mademoiselle! Concevez vous l'horreur de ma situation? Ce ne sont pas ses richesses qui me forcent à le menager, qu'il m'en prive, qu'il me laisse le seul bien que j'ambitionne. Je lui dois tout ce que je suis, vous connoissez l'empire de la reconnaissance; qu'il me vend cher ses bienfaits! Non, je ne les payerai point du prix qu'il exige: je ne serai jamais qu'à Sophie; je tâcherai d'obtenir du temps & de ma soumission l'aveu de cet oncle cruel, je le solliciterai sans cesse; il ne pourra me le refuser; mais hélas! je me flatte d'un bonheur prochain, il faut me résoudre à le voir s'éloigner.

Ses yeux se mouillèrent de larmes en achevant ces mots; elles redoublèrent quand il songea qu'il falloit attendre une circonstance plus heureuse pour déclarer ses sentimens à M. de Meilcourt; qu'il en coutoit à son cœur! Sa probité se revoltoit contre le mystère; mais il en sentoit la nécessité; elle lui paroissoit si terrible, il en étoit si effrayé, que Sophie

B

ne

ne vit que son affliction & se crut obligée de le consoler.

Sainval avoit prévu qu'on le plaindroit; comme on partageoit ses peines, il affecta de les sentir plus vivement. Sophie s'attendrissoit; il la conduisoit insensiblement dans une allée sombre & détournée; il se plaignoit sans cesse, on pleuroit avec lui; on l'assuroit qu'on l'aimeroit toujours; l'amour en pleurs est plus touchant, plus tendre; c'est sans conséquence qu'il peut être plus vif, plus empressé. Sophie ne craignoit point d'accorder à son amant quelques caresses innocentes qu'il n'osât demander, qu'il prenoit avec ménagement, & qu'il cessoit dès qu'elle en sembloit inquiète. Trompée par ces apparences, elle ne s'imaginoit pas qu'il pût aller plus loin. Sainval jettoit le désordre dans son ame; il la remplissoit d'un trouble délicieux; elle s'y livroit sans défiance; son amour le prolongeoit & l'augmentoit; il paroissoit retenu par le respect au moment qu'il en manquoit. Sophie hors d'elle-même ne songeoit déjà plus qu'elle eût des craintes à concevoir; ses sens s'allumerent, sa raison s'égara; Sainval épioit cet instant, il l'avoit

l'avoit amené par degrés ; il obtint le triumphe qu'il s'étoit préparé.

Sophie revint bien-tôt de son égarement ; surprise, honteuse de sa foiblesse, elle détourna les yeux en poussant un cri. Sainval s'attendoit à ses larmes, il voulut les essuyer ; elle ne l'écoutoit pas ; deshonorée à ses propres yeux, elle se regardoit avec effroi, elle gémissoit de son humiliation. Sainval parvint enfin à la calmer ; mais il ne la consola pas. Il essaya de renouveler son délire ; il étoit dans la fausse opinion qu'une premiere foiblesse est toujours suivie d'une seconde. Sophie le détrompa ; la vertu étonnée de sa chute, est en garde pour l'avenir. Sophie veilloit sur elle même, l'expérience lui avoit appris à se défier de sa raison & de ses sens. Sainval embrasé de desirs, s'étonnoit de l'obstacle qu'il trouvoit à les satisfaire. La résistance de Sophie lui paroissoit inconcevable : il n'étoit pas fait pour l'estimer. Il se proposa de passer encore quelques jours auprès d'elle, dans l'espérance de la ramener à ce qu'il appelloit une conduite raisonnable.

M. & Madame de Meilcourt ne soup-

onnant point l'amour de Sainval pour

B 2

leur

leur fille, lui firent mille politesses à leur retour; ils lui parlerent de son malheur & l'en plainirent. Sophie que leur présence accabloit, prétexta une indisposition pour se retirer. Les réflexions les plus déchirantes la tinrent veillée toute la nuit. Elle se rappella que parmi les consolations que Sainval avoit voulu lui donner, il avoit négligé la seule qu'elle pût recevoir. L'honneur obligeoit son amant à presser leur hymen; la crainte de déplaire à son oncle ne pouvoit plus l'arrêter. Elle l'aimoit, elle l'estimoit, elle espéra qu'il rempliroit ce devoir sacré. Elle attendit vainement cette ouverture pendant deux jours; elle lui fit enfin de tendres reproches de cet oubli. Sainval s'excusa froidement. Sophie resta confondue; elle entrevit toute l'horreur de son sort; le départ de Sainval la lui confirma bientôt; assuré de ne pouvoir plus rien obtenir d'elle, il avoit pris le parti de se retirer.

Sophie ne put résister à ce dernier trait; sa douleur altéra sa santé; ses parens se hâtèrent de la ramener à la ville; elle y languit pendant quelques jours. L'abandon de Sainval n'étoit pas

pas

pas le seul malheur qui la menaçoit ; elle s'apperçût que sa foiblesse auroit des suites, que sa honte seroit connue. Quel état pour une jeune personne ! Etre mere ! ce titre si glorieux alloit la couvrir d'opprobre. Son désespoir est au comble ; la mort devient l'objet de tous ses vœux. Vingt fois ses mains se portent sur elle-même pour la précipiter ; la raison lui conseille un autre projet, humiliant sans doute, mais indispensable. C'est à elle à rappeler son amant ; un intérêt pressant la force, son honneur, celui de sa famille & l'enfant qu'elle porte dans son sein. Elle ne balance pas ; elle lui peint sa situation ; elle reclame la probité, son desir, & le conjure de donner un pere à l'infortuné qui coute tant de pleurs à sa mere.

Sa lettre fut remise à Sainval. Dorville étoit présent ; dès qu'il sçut d'où elle venoit, il la prit des mains de son ami & la lut lui-même avec des réflexions & un commentaire propres à en détourner l'effet. Elle demande une réponse, dit-il ensuite ; parbleu, je suis tenté de la lui porter. Je n'en veux point faire, interrompit Sainval, je ne



prétends pas m'engager. . . . Non sans doute ; aussi je te dispense d'écrire ; je répondrai de vive voix ; cela sera plaisant ; j'irai dîner chez elle ; je raconterai ton histoire ; je ne la nommerai point ; mais elle m'entendra ; je verrai son trouble, sa petite fureur. . . . Oh ! ce sera une scène délicieuse ! . . . Sainval sourit de l'idée de Dorville, & ne l'empêcha pas de l'exécuter. Celui-ci ne différa que jusqu'au lendemain ; il se rendit chez M. de Meilcourt. J'ai une aventure très plaisante à vous raconter, Madame, dit-il en entrant : vous me faites l'honneur de me regarder comme un grand scélerat ; vous n'avez de l'estime que pour Sainval ; apprenez que votre héros me vaut bien. La nouvelle de son mariage & de sa brouillerie avec son oncle est une pure fable ; il avoit ses raisons pour la répandre ; tout le monde en a été la dupe ; je l'ai été moi-même. On lui demanda quel motif avoit pu le porter à la débiter. Dorville en rendit compte ; il eut soin de changer quelques petites circonstances pour n'être entendu que de Sophie. M. & Madame de Meilcourt n'eurent garde de se reconnoître dans le portrait qu'il

qu'il fit des parens de l'héroïne. M. de Meilcourt les trouva fort fots, fort imprudens & rit beaucoup de l'aventure; sa femme la prit plus sérieusement, & dit qu'elle ne croiroit plus aux dehors imposans. Au moins, reprit Dorville en riant, vous conviendrez que je ne cherche pas à paroître meilleur que je ne suis. Cela est vrai, repondit Madame de Meilcourt; aussi la malheureuse qui vous connoît & se laisse séduire, ne mérite aucune pitié; n'est-ce pas un triomphe bien flatteur? Vous n'êtes pas si coupable que le monde qui se cache sous le masque de l'hypocrisie. J'emporte donc enfin la préférence, s'écria Dorville; en vérité, Madame, la maniere dont vous me l'accordez, m'honore beaucoup.

Sophie fut au supplice pendant cette conversation: elle ne parvint à cacher son trouble qu'avec les efforts les plus violens; elle quitta promptement la compagnie pour aller se livrer en liberté à son désespoir. Elle ne pouvoit douter de l'indiscrétion de Sainval; il avoit sans doute envoyé Dorville pour lui donner sa réponse; qu'el affreux interprète avoit-il choisi! elle sentoit qu'il ne méritoit

que ses mépris, & elle ne pouvoit cesser de l'adorer.

Cependant l'alliance qu'on avoit proposée à M. de Meilcourt étoit une affaire presque arrangée; avant de donner sa dernière parole, il voulut en parler à sa fille. Que devint Sophie à cette nouvelle? Sa confusion l'empêcha de répondre; son pere étonné voulut en vain la faire expliquer; ses caresses sembloient ajouter à sa douleur; il n'en imagina pas le véritable motif; il l'imputa cependant à quelque attachement qu'elle n'osoit avouer; il alla faire part de sa conjecture à Madame de Meilcourt, & la chargea de pénétrer ce secret.

Madame de Meilcourt se rend auprès de sa fille. Sophie étoit encore tout en pleurs, elle ne la voit point arriver; son état effraye une mere compatissante; elle s'arrête devant elle. --- Sophie, tu ne vois point ta mere; quelle est la cause de ces pleurs? Ma fille! . . . . à ce nom Sophie leve les yeux, voit sa mere qui accourt pour l'embrasser; elle s'avance pour voler dans ses bras, se détourne & soupire en redoublant ses gémissemens. Votre pere vient de vous parler, reprit Madame de Meilcourt;

court; sa proposition.... Vous pleurez!  
 Confiez moi vos peines, je les soulage-  
 rai; on rejettera le parti qu'on vous des-  
 tine si vous le refusez. Cette nouvelle  
 marque de bonté. . . . O ma mere,  
 ma tendre mere. . . . Non, je ne  
 mérite pas! . . . Votre cœur s'est il  
 déclaré? Aimez-vous? Pourquoi man-  
 quer de confiance? Comptez sur ma  
 tendresse; nous ne voulons que votre  
 bonheur. . . . Ah ma mere! si vous  
 sçaviez. . . . Non, je ne suis plus  
 digne de vos bontés. . . . Que dites-  
 vous, ma fille? Votre choix seroit-il  
 indigne de nous? . . . . Le cœur ne  
 consulte pas toujours la raison, je le  
 sçais; parlez; rassurez vous je vous  
 plaindrai. -- Non; vous ne me plaindrez  
 point; vous m'abhorrez, mon choix  
 n'avoit rien qui pût blesser votre orgueil;  
 vous l'auriez approuvé sans doute;  
 celui qui en étoit l'objet a joui pendant  
 quelque temps de votre estime & de la  
 mienne. . . . Il l'a perdue. . . . Je  
 le vois, c'est Sainval, sur qui vous aviez  
 jetté les yeux. (Le frémissement de So-  
 phie le lui confirma.) Vous le connoissez  
 aujourd'hui tel qu'il est. L'amour ne  
 subsiste pas longtems avec le mépris.

B 5

L'hom-

L'homme qu'on vous propose mérite  
 votre estime, il obtiendra bientôt votre  
 amour. . . Non, jamais. . . L'amour  
 est pour toujours banni de mon cœur.  
 Je ne ferai, je ne puis, je ne dois être  
 à personne. . . Quelle raison! . . .  
 Je vous ferois frémir; vous ne m'en-  
 tendez pas. . . Ah! craignez de  
 m'entendre; je suis en proie aux tour-  
 mens les plus affreux, aux temords plus  
 terribles encore. . . --- Aux temords!  
 ils ne conviennent qu'aux crimes. . .  
 Ne m'interrogez pas. . . Laissez moi  
 mourir. . . --- Tu veux quitter ta mere!  
 Ah cesse de m'accabler. Redeviens cette  
 fille chère à mon cœur, qui faisoit ma  
 gloire, ma félicité, dont la vertu. . .  
 La vertu. . . Ah ma mere! . . . ---  
 Quelle exclamation, ma fille! . . . ---  
 Je ne mérite plus ce nom, connoissez-  
 moi, haïssez-moi. . . J'en mourrai. . .  
 Vous ne me pleurez point, je mourrai  
 deshonorée. . . Qu'entends-je? Le  
 mot fatal m'est échappé. Vous sçavez  
 tout, je vois l'horreur que je vous inspire.  
 Vous frémissez, ma mere. . . J'ai  
 prévu votre trouble, je l'ai prévu. . .  
 Ah Dieu! mais croyez du moins que  
 votre fille séduite, égarée malgré elle,

a détesté son crime & qu'elle en est punie. . . . Sophie! . . . Ah Madame, je ne suis plus votre fille, vous m'avez ôté ce tendre nom. . . . Je n'ai donc plus de mere. . . . Malheureuse! . . .

Sophie ne put soutenir la douleur de sa mere; elle s'accusa de porter le poignard dans le sein qui l'avoit nourrie; ses forces étoient épuisées, elle tomba mourante. Ce spectacle touchant attendrit Madame de Meilcourt; toute coupable qu'étoit sa fille, elle lui paroissoit encore plus infortunée; elle ne pouvoit la haïr; elle lui prodigua les soins les plus tendres. Sophie en revenant à elle, se sentit pressée dans ses bras. Sa mere craignoit de la perdre. Elle lui voyoit de si grands remords de sa faute qu'elle n'avoit plus de reproches à lui faire.

Madame de Meilcourt ne pouvoit cacher cet événement à son époux; elle ne sçavoit comment s'y prendre pour le lui révéler. Elle commença par envoyer sa fille à la campagne dans le dessein de la dérober à la premiere colere de M. de Meilcourt. Elle eut soin de la rassurer sur l'état où il l'avoit vue en le rejettant sur une maladie languissante dont elle étoit

étoit attaquée. Quelques jours après, le voyant dans un moment où il feroit facile de l'attendrir, elle lui dit, qu'elle fortoit d'une maison où elle avoit vu l'infortunée victime de la passion de Sainval; elle la peignit de la maniere la plus intéressante, elle ajouta qu'elle alloit bientôt être mere, que son désespoir étoit si violent qu'elle lui avoit promis de travailler à la sauver du courroux de ses parens. M. de Meilcourt étoit bon & généreux; il prit part aux chagrins de cette personne; il offrit de lui rendre aussi des services; & emporté par un mouvement de pitié, Il promit à sa femme de voir Sainval le lendemain.

Madame de Meilcourt ne s'attendoit pas à cette proposition; elle en fremit; elle fit tous ses efforts pour détourner son mari de ce dessein; elle cacha ses véritables craintes sous celles qu'elle avoit qu'il ne se compromît avec un homme de ce caractère; elle refusa constamment de lui nommer la jeune personne. M. de Meilcourt sourit intérieurement de ce mystere qui ne pouvoit pas l'empêcher de parler à Sainval; il feignit de se rendre pourtran-

quil-

quilliser sa femme, & le lendemain il n'eut rien de plus pressé que de courir chez Sainval, qui fut étrangement surpris de la visite & du motif. Aux discours de M. de Meilcourt il connut facilement qu'il étoit mal instruit; il trouva cette démarche très - singulière. La bonne foi de son ancien ami lui parut très plaisante; il répondit avec beaucoup de gaieté, & sans lui manquer, il le refusa absolument.

M. de Meilcourt rendit compte à sa femme de ce qu'il avoit fait; il s'aperçut de son effroi; rassurez vous lui dit-il, tout s'est fort bien passé: mais j'aurois pu vous croire; rien n'étoit plus inutile. Votre protégée n'a point d'espérance de ce côté; elle ne vous en a pas imposé. Sainval est le seul coupable; il m'a avoué que son triomphe lui a beaucoup coûté, & qu'il ne l'a obtenu qu'une fois. Il faut voir les parens de la jeune personne; ils seront bien affligés sans doute . . . . c'est leur faute: s'ils avoient été plus vigilans. . . mais il ne s'agit pas de cela; leur fille mérite leur pitié, & après tout le mal est fait. Ah! Monsieur, dit Madame de Meilcourt, que je regrette d'avoir promis

promis



promis de me mêler de cette affaire !  
 Comment s'y prendre pour expliquer à  
 un pere ? . . . -- Je m'en charge ; je  
 vous l'ai dit , sa faute est excusable ;  
 quelle fille peut assez compter sur elle-  
 même pour n'avoir jamais de foiblesse ? --  
 Ne croyez-vous pas à la vertu ? -- par-  
 donnez-moi ; mais je connois le cœur  
 humain ; la vertu la plus sévère n'est  
 pas toujours sur ses gardes , & un homme  
 adroit sçait épier cet instant & le saisir. --  
 Ce raisonnement peut vous suffire ; mais  
 croyez vous qu'il fasse impression sur un  
 pere ? --- Sans doute , pour peu qu'il  
 réfléchisse. --- Ah ! Monsieur , les per-  
 sonnes indifférentes & celles qui sont  
 intéressées ne voient pas les choses de  
 la même manière. -- La raison , Ma-  
 dame , doit les guider les uns & les  
 autres. J'ose me flatter du succès. ---  
 Vous le croyez , mais vous êtes un tiers  
 dans cette affaire. -- Il est inutile de  
 vous effrayer d'avaace ; excitez-vous  
 plutôt à la fermeté ; c'est vous qui devez  
 parler à la mere ; croyez-vous avancer  
 beaucoup avec ces craintes ? à force  
 d'en concevoir , vous en témoignerez  
 devant elle , & vous ne gagnerez rien.  
 Songez donc qu'il faut l'adoucir ; af-  
 foiblir

foiblir la faute de sa fille ; faites comme moi , n'envifagez que cela ; je me charge du pere , vous verrez si je n'en viendrai pas à bout. --- Vous l'espérez , je le fouhaite , j'agirai de mon côté ; mais je crains . . . mettez-vous un moment à leur place. --- Je m'y mets ; je vois tout ce qu'on me dira & tout ce que je répondrai. --- Mon Dieu ! vous ne voyez sûrement pas tout . . . il y a mille choses . . . . supposons , par exemple , que vous foyez le pere , & que ce soit Sophie . . . --- Je le suppose ; eh bien , Sophie . . . mais qu'est ce que Sophie a à faire ici ? --- Je n'en veux pas davantage ; vous voilà avec votre force d'esprit : une simple supposition l'allarme ; adieu vos beaux raisonnemens ; jugez un peu de leur effet sur le pere à qui vous devez parler. --- J'en conviens , Madame , vous me donnez une bonne leçon , & je vous en remercie ; je dois effectivement examiner mieux cette affaire , je conçois combien cela est affligeant. --- C'est ce que je disois ; il faut se mettre à leur place ; en vérité cette démarche m'allarme. --- Vous avez raison ; mais cependant les excuses que j'avois imaginées , sont très-bonnes.

nes. --- Elles vous frappent ; mais les goûteriez vous, si c'étoit à vous qu'il fallût les adresser ? réfléchissez y bien ; si Sophie étoit dans ce cas, vos raisonnemens auroient-ils la même force ? --- Si Sophie . . . d'abord. cela ne se peut pas . . . si Sophie étoit dans ce cas . . . il faudroit que les circonstances fussent comme celles-ci, & alors . . . je crois . . . oui, je la plaindrois, je pourrois me consoler & chercher à cacher sa honte & la notre. --- En vérité, Monsieur, vous auriez bien du courage, songez donc que ce seroit une fille perdue sans ressource. . . . Que Sainval . . . oui, Sainval, seroit indigne d'elle ; je ne voudrois pas même qu'il l'épousât, quand il viendrait offrir de tout réparer ; son procédé est infâme ; qui est capable d'une lâcheté en peut faire d'autres ; elle ne seroit point heureuse, & j'aime-rois mieux la retenir auprès de moi, lui ouvrir les bras, & couvrir son honneur du manteau paternel. --- C'est ce qu'on peut appeller le suprême effort de la raison ; il vous seroit-possible ! vous chéririez encore une fille déshonorée ! --- Voilà bien les femmes ! elles devraient être plus indulgentes que les hommes sur  
les

les crimes de cette espèce ; & ce sont elles qui font toujours le plus de bruit. --- Je ne m'attendois pas à cette réflexion ; je n'y répondrai point : le pere que je plains , m'en vengera peut - être , mais croyez-moi , les maux qu'on voit dans la perspective n'affectent pas , il faut les sentir. --- Vous avez bien mauvaise opinion de moi , Madame , . . . enfin je vois que vous vous intéressez vivement à la jeune personne , & que vous cherchez à me fortifier , à me faire la leçon. Cela est vrai , dit sérieusement Madame de Meilcourt , vous avez besoin de toute votre raison ; & cette répétition n'est pas inutile. --- Croyez aussi que je ne négligerai rien. --- J'ose vous en prier. --- Apprenez-moi où il faut aller. --- Etes vous bien sûr de vous-même ? Oui , l'intérêt que vous y prenez m'en inspire , & sans connoître la personne , je brule d'assurer son repos. Parlez. --- Ah ! Monsieur ! . . Vous hésitez ? . . -- Il faut pourtant que j'en fâche le nom. --- Vous le sçauvez bientôt. --- A présent , s'il vous plait. -- Eh bien , Monsieur , vous allez l'apprendre ; mais souvenez-vous de vos raisonnemens ; c'est vous seul qu'ils doi-

C vent

vent convaincre. . . . Sophie . . . est la malheureuse qui implore vos bontés. -- Sophie ! Sophie ! s'écria - t - il , en reculant ! --- Oui , Sophie . . . & sa mere qui tombe à vos pieds demande grace pour elle. Ne lui donnez pas le coup de la mort : vos reproches le lui porteroient. --- Ai-je bien entendu ? . . . se peut-il ? . . . son trouble, ses pleurs, lorsque je lui proposois un époux . . . Ah ! Madame, de quel trait vous venez de me déchirer ? --- Je ne fais ce fatal secret que depuis quelques jours ; j'ai vû les remords de Sophie ; ils sont vrais . . . le barbare Sainval mérite seul votre indignation.

M. de Meilcourt se promenoit à grands pas ; il étoit fort agité ; il se ferroit le front avec ses deux mains ; il lui échappoit des cris : il tombe enfin sur un fauteuil sans voir son épouse qui pleuroit auprès de lui ; sa douleur sombre & muette jusqu'à ce moment, éclata bientôt par des larmes. Madame de Meilcourt alla l'embrasser ; il la retint dans ses bras. c'en est fait, s'écria-t-il, c'en est fait ! . . Je suis bien malheureux . . . Sophie . . . Sophie . . . je lui pardonnerai ; j'oublierai sa faute ; l'époux que je lui offrois auroit

auroit pû la voiler; sa délicatesse a dicté ses refus . . . je lui rends mon estime. Prenez soin d'elle: dérobez à tout le monde cette funeste aventure; veillez sur sa vie, sur celle de son enfant . . . mais qu'elle ne paroisse pas encore à mes yeux; laissez-moi le temps de me préparer à la revoir. Il fortit à ces mots pour aller retirer sa parole: les répu gnances de sa fille lui servirent d'ex cuse.

Madame de Meilcourt débarrassée d'un fardeau qui lui pesoit, alla rejoindre Sophie à la campagne; il lui étoit plus facile d'y cacher sa grossesse; elle la foutint contre le désespoir; elle reçut elle-même son enfant: c'étoit un fils; quelle joye ne lui auroit pas causé cet événement dans des circonstances plus heureuses! avec quel plaisir n'auroit elle pas donné le premier baiser à l'enfant de sa fille! La nature conserva cependant ses droits; le sort de cet infortuné l'attendrit; elle lui choisit une nourrice dans le voisinage. Sophie eut la consolation de le visiter souvent sous le titre de sa marraine. Son pere avoit refusé de la voir jusqu'à ce moment; la vue de son petit-fils lui fit oublier le malheur

de sa naissance ; il le plaignit ; il ratifia en sa faveur le pardon qu'il avoit accordé à la mere.

Sainval cependant sembloit avoir oublié Sophie ; son oncle étoit mort : n'ayant plus de frein qui le retint , il se livroit à tous les désordres ; Dorville contribuoit à l'y plonger. Ce dangereux ami avoit miné sa propre fortune ; ses débauches lui avoient attiré plusieurs affaires qu'il s'étoit estimé heureux d'assoupir à force d'argent ; la bourse de Sainval étoit sa seule ressource , & il ne la ménageoit pas. Un jour il vint lui confier une nouvelle passion ; une fille charmante en étoit l'objet ; il devoit l'enlever à sa famille ; elle consentoit à le suivre ; il venoit puiser dans le coffre de Sainval les secours dont il avoit besoin pour conduire cette entreprise à sa fin. Le lendemain celui-ci reçoit une lettre de son ami qui le presse de venir le joindre dans un endroit , où il est arrêté par des blessures , & le conjure de se hâter s'il veut le voir encore vivant.

Sainval ne balance pas ; il fuit le mesfager & arrive dans un village à l'entrée de la nuit : on le conduit dans une chaudiere

miere qui paroïssoit être la plus pauvre habitation du lieu. A l'aide d'une échelle, il pénètre dans un galetas, où à la lumière sombre d'une lampe, il voit le malheureux Dorville couché sur un grabat dressé par la misere sous un toit ouvert de tous côtés. Epouvanté de ce spectacle, il s'écrie: ô mon ami qui t'a réduit en cet état? -- Mes crimes!, ô Sainval, je t'ai fait appeller pour obtenir de toi les derniers secours; tu me vois expirant & manquant de tout; voilà ce que j'ai trouvé à la place de la douce perspective qui se présentoit hier devant mes yeux. J'avois ravi ma proye; j'étois avec elle hors de Paris; un homme passe sur notre route; il regarde dans ma voiture, reconnoit sa sœur, arrête le postillon, me force de descendre; furieux, je veux lui ôter la vie: la cause la plus juste a l'avantage; je tombe percé de coups; le vainqueur s'éloigne avec sa sœur. Tout le monde m'abandonne; je perds mon sang & mes forces; mon propre domestique, au lieu de me secourir, se hâte de me dépouiller & de fuir. Des payfans me rencontrent enfin; je respire encore; ils m'amènent dans ce lieu; un chirurgien m'annonce



la mort. Que ce moment est terrible! il n'est rien pour qui la contemple dans l'éloignement. Je me rappelle mes anciennes erreurs . . . Que l'approche du tombeau change la face des choses! . . . ô Sainval! ma philosophie m'abandonne, la vengeance céleste me poursuit, le remords est au fond de mon cœur, & le désespoir avec lui. Un juge . . . oui . . . un juge m'attend; je vais paroître devant son tribunal; il va m'interroger . . . que lui répondrai-je? Mon ame égarée se rejette sur le passé; elle le parcourt avec effroi; elle n'apperçoit qu'une multitude d'actions qui la dégradent; pas une dont le souvenir consolant puisse la rassurer. L'innocence séduite, arrachée du sein paternel, entraînée dans le désordre, où la retiennent la misere & la honte, & devenue l'opprobre du monde dont elle auroit fait l'exemple; les familles divisées & déshonorées, le malheureux opprimé . . . tous élèvent leurs cris contre moi; ma foible voix ne peut se faire entendre . . . & que dirois-je?

La situation de Dorville effraya son ami; les crimes qu'il se reprochoit lui étoient communs; il céda sa place au prêtre

prêtre qui venoit consoler le mourant, qui sans cesse imploroit grace d'une voix étouffée par le désespoir de l'obtenir; il courut arrêter un logement plus commode dans une maison du village; il fit faire un brancard pour y transporter son ami. Tout étant prêt, il revient auprès de lui; il entre; quel tableau! Dorville étoit sans connoissance, étendu sur la paille; une femme qui le gardoit, avide de ses dépouilles, les tenoit sous son bras, & attendoit le moment où il rendroit le dernier soupir pour fuir avec elles. Un instant après le moribond ouvrit les yeux; ils s'arrêtèrent sur Sainval; il sembloit vouloir parler & se fatiguoit en vains efforts. Bientôt on vit sur son visage toutes les angoisses de l'agonie; & comme si les scélérats ne pouvoient mourir paisiblement dans leur lit, un mouvement convulsif le précipite hors de son grabat; il tombe sur le plancher en poussant des cris horribles, parmi lesquels on entend le nom de Sophie; Sainval accourt . . . il n'est plus.

Ce spectacle est horrible. Sainval considère un instant son ami, défiguré, à peine reconnoissable, & portant dans ses traits tout ce que la mort a de plus

hideux. L'effroi dont il avoit été agité pendant ses derniers momens, le désespoir étoient gravés sur son front; il se rappelle avec terreur que Dorville a prononcé le nom de Sophie; le souvenir de son crime vient déchirer son cœur; il détourne les yeux de ce corps, & s'éloigne précipitamment, n'osant se retourner, & croyant l'entendre encore crier après lui: *c'est ici le terme de nos plaisirs.* Il se retire dans la maison qu'il avoit fait préparer; il y passe le reste de la nuit, occupé de ce qu'il a vu; le jour vient & le trouve dans cet état d'accablement qui lui pèse, & dont rien ne peut le tirer. Son hôtesse vint lui proposer de se rafraîchir; elle portoit un enfant dans ses bras. Sainval ne faisoit pas attention à elle; ses regards inquiets s'arrêterent machinalement sur cet enfant; ils ne pouvoient le quitter; il sembloit que cette vue adoucit ses tourmens; dès qu'il cessoit de le regarder, il y étoit en proie. Il le considéra de plus près; l'enfant lui sourit: qu'il est beau, s'écria-t-il! qu'il est doux pour vous de lui avoir donné le jour! Il n'est point à moi, répondit la jeune paysanne: j'ignore à qui il appartient; mais

mais son fort ne peut qu'être heureux. M. & Madame de Meilcourt l'aiment beaucoup & le font élever ; leur fille est sa marraine.

Sainval tressaillit à ce nom, à ces mots. Il examina l'enfant avec une curiosité avide ; il crût y reconnoître les traits de Sophie , il le confideroit avec tendresse ; quelques larmes lui échapperent ; ah ! sans doute c'est mon fils, dit-il en lui-même ; il lui fit les caresses les plus tendres ; l'enfant sembloit y répondre.

Une voiture s'arrête à la porte dans ce moment ; c'étoit celle de Sophie ; la nourrice la nomme avec un cri de joie, & court au devant d'elle, après avoir repris l'enfant des mains de Sainval qui la conjure de ne point parler de l'étranger logé chez elle.

Sophie passa dans une chambre voisine, séparée de celle de Sainval par une simple choison. Il ne put se défendre de prêter l'oreille ; il entendit qu'elle renvoyoit la nourrice sous quelque prétexte ; dès qu'elle fut seule, elle embrassa son fils. Pauvre enfant, disoit-elle, il a déjà quelques traits de son pere ; il ne le connoitra jamais ; il en est abandonné . . . Il fourit, ajoutoit-elle, hélas !

il ignore ses malheurs, il n'a point de larmes à leur donner, il ne les sentira que trop un jour.

Ces mots perçerent le cœur de Sainval; son trouble & ses remords ne lui permirent pas d'en entendre davantage; il courut à son fils aussi-tôt que Sophie se fût éloignée; il l'embrassa avec plus de tendresse; il sembloit chercher à reprendre les baisers qu'il avoit reçus de sa mere. Il se hâta de rendre les derniers devoirs à son ami. Débarrassé de ce soin, il ne songea plus qu'à réparer ses injustices. Aussi-tôt qu'il fût de retour à Paris, il fit faire des démarches auprès de Sophie & de M. de Meilcourt; il essuya les refus qu'il méritoit. L'amour qui s'étoit ranimé dans son cœur, la nature dont il entendoit la voix, lui inspirerent un dessein dont il attendit sa félicité. Il vole à la campagne, passe chez la nourrice, la conduit au château, la prie d'attendre un instant à la porte, prend son fils dans ses bras & pénètre jusqu'à Sophie. Elle étoit avec son pere & sa mere qui restent interdits à sa vue; elle pousse un cri. C'est un criminel, lui dit-il, qui vient demander grace, l'obtenir, ou mourir à vos pieds.  
Belle

Belle Sophie, ne foyez point inflexible, imitez le Ciel qui pardonne au repentir; daignez jeter les yeux sur moi, & si je ne puis vous toucher, jetez-les du moins sur mon fils; il est né dans votre sein, vous lui devez les soins & l'amour d'une mere; consentez à voir ratifier par les loix le titre auguste que mon crime vous a donné. Ayez pitié de moi, de votre fils; rendez - lui un pere: permettez-moi d'effacer l'opprobre attaché à sa naissance; craignez qu'en apprenant un jour vos refus & mes remords, il ne vous accuse de trop de sévérité; laissez vous attendre . . . la vertu ne doit pas être impitoyable, désespérer le malheureux qui s'en est écarté, & lui fermer pour jamais la route qui peut l'y ramener.

M. & Madame de Meilcourt ne purent retenir leurs larmes. Sophie en versoit avec eux; ses regards se porterent tour-à tour sur Sainval & sur son fils. Qui me répondra, lui dit-elle, que votre retour est sincere, & que vous serez vertueux... Vous-même, s'écria Sainval, vous qui me forcez à l'admiration, au respect, au repentir; mon fils que je  
 faits

faits aujourd'hui mon médiateur auprès de vous.

Sophie avoit aimé Sainval , elle l'aimoit encore ; elle lui tendit la main & le conduisit aux pieds de son pere & de sa mere, qui joignirent leur pardon à celui qu'elle venoit d'accorder. Tous deux quelques jours après, furent unis par l'Hymen ; Sophie fut heureuse ; Sainval lui fit oublier qu'il avoit été coupable ; il mérita sa tendresse, & reconnut que le véritable bonheur est dans la vertu.

---

## LES BOEUF S.

### ALLEGORIE.

---

J'AVOIS une vive curiosité de converser avec les animaux. Un Philosophe Indien qui possédoit le secret de faire passer les ames humaines dans les corps des bêtes m'envoya quelque peu de son essence merveilleuse, & je ne tardai pas à en faire usage. J'étois à la campagne avec diverses personnes, auxquelles je dis que j'avois le moyen de leur

leur procurer le même amusement : Toutes me le demanderent avec instance : Nous primes chacun une goutte d'essence. L'ame d'une jolie personne de la compagnie passa à l'instant dans le corps d'une fauvette, qui écoutoit les ramages de son amant. Un jeune homme pâle & défait, vieillard de vingt-deux ans, choisit le moineau & un petit maitre manqué alla, sans réflexion & par instinct habiter la tête d'un singe, d'où il n'est jamais revenu. \*) Pour moi, j'avoue que je me sentis de la prédilection pour ces animaux, si utiles à l'homme, dont la docilité se soumet à l'empire d'un maitre, souvent brutal, qu'ils pourroient écraser d'un seul coup. Un troupeau de bœufs païssoit à cent pas de nous; je passai dans le corps du plus grand.

Quel fut mon étonnement quand je vis que cet animal avoit la faculté de penser ! Je me rapellai alors divers êtres

*\*) Quelques uns croyent que l'ame du singe changea aussi de demeure & vint à son tour animer le corps du petit maitre. Mais le fait n'est pas bien éclairci ; & je ne veux pas l'affirmer, crainte des conséquences.*



êtres humains, dont l'épaisse corpulence ne sembloit annoncer que matière toute pure, & chez lesquels cependant j'avois trouvé du bon sens, même de l'esprit, tandis que plus d'une figure élégante n'avoit jamais pû me fournir une bonne raison de lui soupçonner plus que de l'instinct. Mais poursuivons; j'ai bien d'autres choses à dire.

Non seulement j'aperçus dans le bœuf la faculté de penser; bientôt, conversant avec lui, je le reconnus pour un Philosophe. . . Philosophe! ha! ha! . . . . . Je vois votre surprise, Messieurs les beaux esprits; vous ne prenez sans doute pour un *Gulliver*, un *Cyrano*, un *Pinto*, un voyageur *M*, où quelque chose de pire encore. Mais un peu de patience. Je ne parle point de ces Philosophes à la mode, hardis scrutateurs de mille choses incompréhensibles à l'homme, beaux discoureurs en maximes, qu'ils ne pratiquent jamais; élégans, sublimes, dédaigneux sur-tout, & méprisants le sot vulgaire: Tant d'esprit ne tombe pas dans un vil animal. Le mien étoit un de ces philosophes à l'antique, doux, patient, modeste, circonspect; peu curieux de ce qui ne le tou-

touchoit point, négligeant le brillant pour l'utile, & raportant toutes ses réflexions à une sagesse pratique. Vous m'avouerez maintenant, qu'un pareil philosophe pouvoit bien être un bœuf.

Tous ceux du troupeau étoient à peu près de même trempe. Je liai conversation avec eux, & l'un des plus réfléchis, se trouvant déjà rassasié d'une herbe excellente, voulut bien répondre à mes questions.

Je vous admire, lui disois-je, mes amis; vous êtes beaucoup plus forts que l'homme, & cependant vous vous soumettez à son joug; vous travaillez pour son service. Et pourquoi non? me répondit-il. Le travail n'est point un mal; il excite notre appétit, il entretient nos forces & notre santé. Et puis tout est réciproque; si nous travaillons pour l'homme, il travaille à son tour pour nous: Il nous conduit dans les meilleurs paturages, il veille à notre sûreté & nous défend contre les bêtes féroces; il nous batit des retraites, il nous amasse des provisions pour la saison des neiges & des frimats. N'est-il pas juste que nous le recompensions de tant de soins, en le soulageant dans ses travaux?

Mais

Mais vous êtes bien bon, repris-je, pensez-vous que l'homme prenne tous ces soins pour l'amour de vous ? Il vous nourrit, il vous engraisse pour son usage. Cela peut être, dit mon philosophe ; chacun se cherche dans ce qu'il fait ; mais on n'y doit pas regarder de près. Quand une action tourne à notre avantage, pourquoi en rechercher scrupuleusement le motif ? Ce seroit ouvrir une porte à l'ingratitude, & troubler tout le charmant commerce des offices mutuels. Quant à nous, nous ne subtilisons point tant dans nos recherches : Les soins des hommes nous sont agréables & utiles ; nous les servons à notre tour, sans chagrin, sans regret, & même avec plaisir.

Mais la liberté, dis-je . . . . . Oh ! la liberté ! reprit le quadrupède ; c'est bien à vous, qui venez d'entre les hommes, à parler de liberté ! Je ne vois dans chaque Royaume de notre Asie, que des millions d'hommes esclaves d'un seul homme, & souvent du pire de tous, misérables jouets de ses caprices, & victimes déplorables de ses passions, Notre pasteur prend soin de nous ; il pourvoit à nos besoins, il se garde

garde bien de nous enlever notre fourage & de nous laisser mourir de faim: Le maître impitoyable des hommes leur enlève souvent leur subsistance, & se met peu en peine d'en fournir à ceux qui manquent de tout. Pour comble de maux, il rassemble quelquefois les plus vigoureux de ses esclaves, & les mène égorger d'autres esclaves, qui ne les ont point offensés, qu'ils ne connoissent même pas. On ne nous a point encore conduits à ce comble d'horreur, que des animaux de même espèce se déchirent & se tuent sans sujet, c'est une fureur particulière aux chiens, qui se sont corrompus par un commerce plus familier avec l'homme.

Nous nous écartions en causant, & insensiblement nous nous trouvâmes éloignés du troupeau. Tout à coup le bouvier fondit sur nous en colère, & nous maltraita brutalement. Eh bien! dis-je, à mon compagnon, que dites-vous maintenant? que vous semble des coups de fouet? Cela est incommode, dit-il, mais que faire? Les mouches m'importunent aussi; irai-je me mettre en colère contr'elles? Vpilà qui est magnanime, repris-je, vous avez sou-

D

vent

vent occasion sans doute, d'exercer une patience si héroïque. J'en conviens, dit le bœuf, & cet homme est colére; il s'abandonne souvent à l'humeur, comme un enfant. J'ai pitié de son emportement, je lui donne par mon sang-froid l'exemple de la modération. Ah! vraiment, m'écriai-je, voilà de la philosophie, & de la plus exquise. Mais, me dit-il, que voyez vous donc là de si surprenant? Eh! je vous prie, croyez vous faire beaucoup, si vous êtes tranquille & content, lorsque tout va au gré de vos desirs? Ne mettez vous pas la patience au nombre des vertus? Parmi nous, on la juge aussi louable que nécessaire; & chaque jour nous en éprouvons l'utilité. Que sert-il de remuer contre le mal? on ne fait que l'aigrir. Il s'adoucit pour celui qui le souffre patiemment. O hommes orgueilleux, vous attribuez à stupidité notre patience, tandis qu'elle nous élève réellement fort au dessus de vous! Quand vous vous livrez à vos emportemens contre de fidèles domestiques, voyez ce qui arriveroit, si nous n'étions pas plus raisonnables! nous nous emporterions de notre côté; nous secou-

rions

rions le joug, nous romprions de foibles liens, & vous péririez sous une corne meurtrière, ou au moins nous vous échaperions, & vous perdriez nos services. Mais nous perdriens aussi les soins que vous nous donnez, des retraites commodés contre les injures de l'hiver, d'excellentes provisions, les hommes nous poursuivroient dans les bois, ils nous traiteroient comme ils traitent les bêtes sauvages. Nous prévenons tous ces inconvéniens par notre patience, par le mépris que nous faisons de quelques vains emportemens. Je loue cette magnanimité, lui dis-je, & je l'admire d'autant plus, qu'elle va jusqu'à vous laisser égorger, pour servir de pâture aux hommes. On se doute parmi nous de ce que vous dites, reprit-il, & nous avons vû quelquefois des choses, qui pourroient nous faire juger, que l'homme ne nous engraisse que pour nous sacrifier à sa gourmandise. Mais nous ne nous en mettons point en peine. Le sort commun des animaux est de mourir; qu'importe la manière. Si un mouvement naturel nous fait regimber quand nous voyons très clairement les apprêts de notre mort, jusqu'à ce mo-

ment nous nous en épargnons les horreurs, en ne la prévoyant point. Nous jouissons paisiblement du présent, sans nous mettre en souci de ce qui doit suivre.

Quoi ! vous vous applaudissez d'un manque de prévoyance, de ne point penser à l'avenir ? Oui, en vérité, dit-il, & très sincèrement, car c'est là la source de notre bonheur. Hélas ! l'exemple du pauvre homme qui nous soigne suffiroit pour m'en convaincre. Il va, il vient sans cesse, il se tourmente pour accumuler dans sa maison les fruits de la terre ; les soucis sont peints sur sa face : Si le ciel se couvre de nuages, si l'orage s'apprête, il tremble pour ses moissons ; moi, je ne pense qu'à me mettre à l'abri.

Mais ne voyez vous pas, que par sa prévoyance, il vous amasse de quoi vivre commodément pendant l'hiver ? . . . . . Eh ! oui, je le sens ; aussi travaille-je pour lui par reconnaissance ; car je ne veux pas le regarder orgueilleusement comme un être destiné à me servir. Mais en profitant de sa prévoyante industrie, nous jouissons de notre paisible nonchalance. Chez nous le sentiment  
des

des biens présens n'est point troublé par des désirs inquiets, ni empoisonné par la crainte des maux à venir: Nous ne sentons jamais que le mal présent; & pourvu que le corps soit exempt de douleurs, nous sommes très heureux. Accoutumés au travail, il n'est point une peine pour nous; & déliés du joug, nous nous délassons agréablement, nous réparons nos forces, nous broutons en paix l'herbe des champs, sans nous la disputer, nous en favourons la douceur: Un lit de mousse s'offre à nous, sous l'ombrage des hêtres, & nous invite au sommeil. O hommes, s'il vous étoit donné de vivre comme nous! Mais votre éternelle inquiétude vous en rend incapables.

Comment donc? lui dis-je alors; vous visez à l'éloquence. Cela me surprend d'autant plus que vous n'avez pas ici les occasions de vous exercer. Il me semble que vous vous entretenez fort peu avec vos compagnons; & à dire vrai, cela me dégoûteroit de vivre avec vous. Le plaisir de s'entretenir avec ses semblables, me paroît la plus grande douceur de la vie; & c'est par là, malgré tout ce que vous pourrez

D 3

dire,



dire, que l'espèce humaine l'emporte de beaucoup sur la votre.

Mon pauvre ami, me dit-il, je veux bien vous confier mon histoire: J'ai aimé autrefois le corps d'un homme; j'ai beaucoup vécu dans le monde, même dans les plus brillantes compagnies: J'y ai tant entendu parler, que je rends grâces au destin de ce qu'il m'a fait passer dans une espèce muette. Je m'entretiens maintenant avec moi-même; je contemple la nature, j'admire le spectacle de ses merveilles, & je jouis de ses bienfaits. Il se remit à brouter l'herbe.

Pardon, lui dis-je, mon babil importune sans doute un Philosophe si fort ami du silence. Encore une seule objection: je ne veux point vous irriter contre l'espèce humaine, parmi laquelle je vais retourner; mais dans votre indulgence pour les hommes, leur pardonnez-vous aussi de vous avoir privés des plaisirs de l'amour? L'amour! dit-il, ah! vous réveillez chez moi une idée pleine de charmes . . . . . mais tout bien considéré, oui, je pardonne à ceux qui m'ont mis hors d'état d'en goûter les douceurs. Je les payerois trop souvent par des peines cruelles. Aujourd'hui

hui une paix profonde remplace des  
plaisirs d'un moment. Voyez ces fiers  
taureaux ; l'amour seul trouble leur con-  
corde ; quelquefois pour une genisse, ils  
ensanglantent nos plaines ; Je ne puis  
regretter une passion, qui, dans ses ac-  
cès, nous rend aussi fous que les hom-  
mes.

---

ESSAI SUR CETTE DEFINITION ;

*L'homme est un animal raisonnable,*

*Traduit de l'Italian.*

---

A considerer cette multitude presque  
infinie de livres, qu'on imprime tous les  
jours, sous les titres divers de Logique,  
d'Art de penser, de Méthodes de toute  
espece, il semble que les hommes de-  
vroient être les plus excellens raison-  
neurs du monde. Cependant leur vie n'est  
qu'une longue nuit d'erreurs, un sommeil  
profond, dont ils se reveillent de tems  
en tems, pour faire les yeux à demi  
ouverts & presque endormis un syllogisme,  
fruit de leurs rêveries, mais dans lequel  
on les voit l'instant d'après se plonger

de nouveau. L'un se tient un moment debout, & fait un madrigal ou un sonnet, un autre plus vigoureux compose l'esprit des Loix, & se rendort dans le livre des fiefs & dans le chapitre du change; celui-ci explique l'attraction de l'Univers, & fait un systême; mais fatigué d'une si longue veille, il se rejette bientôt dans les bras du sommeil, & commente l'Apocalypse. Il n'y a guères qu'un très grand homme qui puisse demeurer éveillé pendant un long espace de tems.

Si les animaux étoient, comme nous, en possession de l'art aussi merveilleux que funeste d'écrire, & que nous trouvassions dans les archives des Eléphants ou des Castors plusieurs traités sur l'instinct, ne serions nous pas en droit de soupçonner, qu'il faudroit que la nature leur en eut accordé une bien petite portion, puis qu'ils se verroient obligés d'apprendre les moyens de l'acquérir.

De même si la faculté de raisonner étoit commune à tous les hommes, de quoi serviroit, je vous prie, tout ce pompeux appareil de préceptes qu'on nous donne pour l'acquérir, & avec lesquels on prétend pouvoir y suppléer?

Au

Aurions nous besoin de lunettes si nous avons de meilleurs yeux, de carosses si nos jambes pouvoient nous porter, de tant d'instrumens divers, si nos mains avoient assez de force ou d'adresse pour pouvoir s'en passer? Ou l'art est nécessaire, la nature est en défaut. Tant de livres faits pour nous apprendre à penser ne prouvent que trop que nous ne pensons pas: Ils le prouvent même beaucoup mieux, si on l'ose dire, des Professeurs que des disciples. Où font les livres qui apprennent à manger & à boire? Avons-nous besoin de regles pour cela, & ne nous moquerions nous pas d'un homme, qui voudroit en faire un art & en donner des préceptes? Mais quand il vient un Docteur qui nous enseigne gravement les *atqui* & les *ergo*, & sur-tout le *barbara celarent*, ces premiers élémens de l'art de penser, son jargon sublime nous en impose; nous l'écoutons attentivement, & n'avons garde de lui dire un seul mot: Silence très prudent, mais qui est un aveu tacite de notre ignorance, & une preuve du besoin que nous avons d'un maitre qui nous enseigne à raisonner.

Mon dessein n'est pas de rabaïsser en aucune façon mes semblables, que je respecte & que j'aime, mais seulement d'examiner ici à quels titres ils se définissent des animaux raisonnables. Affurément ils le sont; Mais combien de minutes le sont-ils pendant l'espace d'un Siècle? Voilà le problème que je me propose de résoudre, & sur lequel je pourrai peut être répandre quelques lumières, si j'ai le bonheur de prendre la plume dans un de ces momens si favorables & si rares. En attendant je supplie mes lecteurs de ne rien prononcer encore sur l'épithète magnifique que l'homme s'est donné depuis long-tems de *Roi de la terre & des animaux.*

On a cru pendant long-tems que le petit poisson, qu'on appelle Rémora arrêtoit les plus grands vaisseaux; & il falloit bien qu'on eut alors une preuve fort convaincante de ce phénomène, puis que personne n'en doutoit. La voici cependant cette démonstration dont on se contenta pendant si long-tems. Les premières qualités disoient gravement nos Docteurs, sont dans une guerre perpétuelle. Le vaisseau est humide, le

Le petit poisson Rémora est sec: Le sec est plus actif que l'humide, d'où il suit que la qualité sèche du poisson doit avoir plus de force que la qualité humide du vaisseau, & par une conséquence nécessaire le poisson doit arrêter le vaisseau. C'est cet absurde galimathias qui a tenu lieu de raison pendant bien des Siècles, ce sont des raisonnemens de cette nature & d'autres semblables qu'on écrivoit, qu'on imprimoit, que des Docteurs enseignoient à des écoles entières, qui les apprenoient par cœur. Chacun les recevoit pour bonne monnoye, nul ne songeoit à les examiner. Et qu'on dise après cela que les hommes sont difficiles à contenter.

L'herbe qu'on appelle lunaire, avoit autrefois une vertu corrosive, & pouvoit déferrer un cheval qui venoit à y poser le pied. On pesoit plus à jeun, que lors qu'on avoit mangé, une peau de mouton tendue se fendoit au bruit d'un tambour fait avec une peau de loup, le corail preservoit des terreurs paniques, & de la grêle, on guérissoit les maux de dents avec un aimant qu'on apliquoit sur la gencive, en tenant la bouche ouverte du côté du pole, les  
coqs

coqs faisoient de petits œufs sans jaune, qu'on faisoit couvrir dans du fumier, & d'où sortoit ensuite le Basilic, dont les propriétés étoient si universelles, & si bien connues; les junens fécondées par le souffle des vents, mettoient au monde de petits poulains, comme l'assurent *Varron*, *Solin*, *Columelle*, & une foule d'autres Auteurs très graves; les femmes mêmes jouissoient aussi de cet avantage, si l'on en croit d'autres personnages non moins éclairés, mais dont la morale paroît un peu moins sévère. Un Loup qui appercevoit le premier un homme, restoit immobile, il en étoit de même de l'homme, qui de plus perdoit la parole, s'il voyoit le premier le Loup. N'oublions pas le Phénix qui se bruloit, & dont les cendres donnoient naissance à un autre Phénix, la Salamandre qui pouvoit vivre dans le feu, le Scorpion qui tuoit l'homme de son venin, & sur-tout le morceau de bois qu'on mettoit dans la bouche d'une femme qui étoit morte enceinte, & cela afin que l'enfant put respirer plus commodément, la baguette divinatoire avec laquelle on trouvoit infailliblement les sources d'eau vive, les mines & les tré-

tréfors, enfin tant d'autres choses merveilleuses qu'on a cru vraies pendant si long-tems, & dont les sages commencent à peine à se défabuser.

Quelle ressource reste-t-il à un pauvre Philosophe contre le tambour de peau de loup, l'herbe lunaire, la Salamandre & le Basilic ? Quand vous étiez persuadés que les Eclipses de la lune & du soleil provenoient d'un combat entre ces deux astres, & que pour secourir la lune contre son redoutable ennemi, vous faisiez un grand bruit avec vos instrumens, comme c'est encore votre usage dans la Perse & dans le Royaume de Tonquin; quand vous croyez que la lune combattoit alors avec un Dragon impitoyable, & que le soleil étoit aux prises avec un Diable armé de griffes noires, & que pour leur inspirer du courage vous vous plongiez dans un fleuve jusqu'au col inclusivement; quand dans les plus beaux jours de la Grece, vous assuriez que la lune s'obscurcissoit à force d'enchantemens, & que les Mages vous faisoient croire qu'elle descendoit du Ciel par leur pouvoir & répandoit sur certaines plantes une écume empoisonnée, comment vouliez

VOUS



vous qu'un Philosophe obscur eut l'audace de heurter tous ces articles de votre croyance, & de substituer à ces opinions fantastiques la véritable explication des Phénomènes? Il y eut pourtant un certain *Anaxagore*, qui sans s'embarasser des crachats noirs de la lune, connut & expliqua les phases périodiques de cet astre, & il semble, qu'en partant de là, vous eussiez pu facilement deviner la véritable cause des Eclipses. L'écrit de ce Philosophe étoit gardé fort secrètement, & l'on n'eut garde de le montrer à des hommes, qui auroient trouvé mauvais qu'on les eut privés du délicieux plaisir de se plonger dans l'eau jusqu'au col, de croire aux Dragons à griffes noires, à la guerre du soleil & aux crachats empoisonnés de la lune. Que peut faire un Philosophe en pareil cas? Ce que fit *Agathocles* en passant avec son armée en Afrique. Il survint tout à coup une Eclipsé de soleil, qui jetta la consternation dans l'esprit de ses soldats. Si ce Général leur eut dit bonnement que le soleil s'obscurcissoit parce que la lune étoit dans ce moment là entre cet astre & la terre, son explication n'eut pas produit grand chose; mais

mais en homme habile il interpréta ce présage en sa faveur. Mes amis, leur dit-il, si le soleil s'étoit obscurci avant notre départ, nous étions perdus; mais rendons grâces aux Dieux qui ont permis que cet événement n'arrivat qu'à présent, & qui par là se déclarent en notre faveur. Cette raison étoit toute simple. Aussi eut elle son effet. L'armée fut guérie de sa frayeur panique & elle remporta la victoire. Voilà, je crois, un des cas, où il peut être permis de tromper les hommes. Mais gardons nous d'imiter le Consul *Junius*, qui avant de s'embarquer pour Carthage, alla, comme de coutume consulter les poulets sacrés, & voyant qu'ils ne mangeoient pas, hé bien, dit-il, puisque vous ne voulez pas manger, vous irez hoire, & il les jetta tous dans la mer. A l'instant tous les visages pâlirent; les soldats temoins de cette horrible impiété, crurent que les Dieux courroucés du mépris qu'on avoit marqué pour leurs augères, s'en vengeroient sur toute l'armée, & ils se laissèrent battre sans se deffendre.

Quel credit n'eut pas autrefois l'astrologie? *Licurgue* ce grand Legislatteur, avoit

avoit fait une loi, qui défendoit aux Spartiates de livrer bataille avant la pleine lune. C'étoit iediquer à l'ennemi le croissant de cet astre comme le signal de la victoire. *Hipocrates*, ce père de la science la plus importante & la plus incertaine, fait mention, dans une infinité d'endroits de ses ouvrages, des effets de l'Astrologie, & fonde sur elle une bonne partie des succès de son art. *Henri IV.* donna ordre à *la Riviere*, de faire l'horoscope du Dauphin, qui régna depuis sous le nom de *Louis XIII.* On croiroit peut être que *la Riviere* étoit le Boufon titré de la Cour, on se tromperoit, car il étoit le premier Médecin de S. M. Quelle célébrité n'eut pas en France l'Astrologue *Movin.* Le Cardinal *Mazarin* l'alloit consulter très souvent & lui payoit pension. *Richelieu*. ce premier Ministre d'une grande Monarchie, *Richelieu* qui méprisoit *Corneille*, ne voulut partir pour Perpignan qu'après avoir consulté cet Astrologue. Le Comte de *Chavigni* Secrétaire d'Etat, ne prenoit non plus aucune résolution d'importance sans l'en avertir. Tout cela se passoit pourtant dans l'aurore du beau Siècle de *Louis XIV.* Le  
fa-

fameux Baron de *Verulam*, ce Père de la bonne Phisique, n'a-t-il pas semé ses ouvrages des grands effets de l'Astrologie. Quoi donc dira t-on ces grands hommes croioient aux Talismans? Ils croioient qu'un petit morceau de métal, gravé de certains caractères hiéroglyphiques sous l'aspect favorable des planètes, avoit quelque vertu céleste, & qu'ils pouvoient le porter sur eux comme un excellent préservatif. Et pourquoi non? Il n'y a pas de maladie plus subtile & plus contagieuse, que les erreurs qui règnent dans un Siècle, & les plus grands hommes même ont bien de la peine à s'en garantir. L'astrologie judiciaire a été longtems comme le delire de toutes les Nations. C'est la plus vieille chimère du monde. Aujourd'hui même, que nous n'y croions presque plus, nous nous servons encore des termes qu'elle a consacrés. Je ne parle pas des Poètes qui sont en possession de perpétuer le langage de nos sottises comme étant le soutien naturel de leurs fictions, mais dans notre langage ordinaire nous parlons encore de notre bonne ou mauvaise étoile, expression qui nous paroît toute naturelle, & qui a échappé au naufrage de l'erreur.

E

Les

Les Romains, ces maîtres du monde, avoient coutume de porter avec eux dans leurs triomphes, un talisman, qu'ils regardoient comme un excellent préservatif contre l'envie. Ainsi les *Camille*, les *Scipion*, les *Marcellus* en portèrent aussi? Oui sans doute. *Marius* & *Scilla*, ces deux monstres de cruauté, n'étoient-ils pas femmeletes dans certaines choses, & tigres dans d'autres? Le premier redoutoit extrêmement les mauvais augures. Etant sur le point de partir pour l'Afrique, il aperçut deux Scorpions qui se battoient sur le bord de la mer. Il regarda ce combat comme un mauvais présage, & ne voulut pas s'embarquer. *Scilla* portoit au col une petite statue d'*Apollon*, & on le voyoit souvent au fort d'une bataille, adresser des prières à son petit Dieu, il n'y a point d'absurdités dont les hommes ne foyent susceptibles, le grand homme a aussi ses foiblesses, mais ce sont principalement celles que l'opinion ou la mode autorisent. C'est que celles-ci sont en si grand nombre & si communes, elles aliégent la raison par tant de côtés, & si souvent qu'il lui est comme impossible de résister long-tems à leur effort.

effort. Combien de gens parlent aujourd'hui de l'attraction de *Newton*, comme d'une vérité démontrée, & qu'il seroit ridicule de révoquer en doute: Nais combien de gens ont lû les écrits de ce Philosophe, & peuvent en raisonner avec connoissance de cause? A quoi sont-ils redevables de jouir de la vérité sans la connoître, si ce n'est au hazard des circonstances, qui les fait vivre dans un tems, où l'attraction est démontrée? A la place du système de l'Anglois, mettés en vogue les atomes de *Démocrite*, ou les sphères harmoniques du bon *Pitagore*, & ils embrassent ces hypothèses tout comme le reste. Telle fut la destinée de tous les systèmes. Plusieurs grands génies ont deffendu de toutes leurs forces, les opinions de *Descartes*, & son système, cette fable ingénieuse du monde, à laquelle son auteur même n'avoit pas donné un autre nom. *Fabula mundi*. Pourquoi cela? C'est que les hommes supérieurs qui s'appliquent à la recherche de la vérité, se bornent le plus souvent à cette classe d'idées qu'ils se sont proposés d'analyser; mais s'il leur arrive de jeter les yeux sur des découvertes

E 2

qui

qui n'appartiennent point à leur genre, ils suivent à cet égard l'opinion de leur siècle, persuadés qu'il ne seroit pas décent de rejeter comme fausses certaines vérités nouvelles, avant que d'en avoir fait un examen aprofondi. Ils prennent donc le plus sûr parti, & s'ils sont crédules, on peut dire que c'est moins par foiblesse, que par une défiance raisonnable pour leurs lumières.

Il fut un tems, où l'on ne parloit que d'Astrologie. La médecine étoit pleine d'influences, & vuide de Physique. La nombreuse école de Paracelse étoit une suite de visionnaires, qui se transmettoient de main en main leurs ridicules imaginations. Le soleil influoit sur le cœur, la lune sur le cerveau, *Saturne* sur la ratte, *Mercury* sur le poulmon, *Venus* sur les reins, *Jupiter* sur le foye, *Mars* sur le fiel. Le jeune Médecin, qui alloit s'instruire à cette Ecole, devoit connoitre dans l'homme avant toutes choses, la queue du Dragon, le Bélier, l'Orient & l'Occident. Le Grand Patriarche de ces visionnaires enseignoit gravement la manière de faire de petits hommes par le moyen de l'Alchimie. On disoit de lui qu'il savoit tout ce qu'on

qu'on peut favoir, & l'on avoit raison, car toutes les extravagances de son siècle & des précédens étoient dans sa tête. Il se vantoit d'avoir fait vivre un grand nombre de personnes pendant plusieurs siècles, & de posséder la pierre philosophale, & de fait il mourut à l'âge de quarante-sept ans & très pauvre. Croit-on, qu'après cela le monde fut désabusé de ces chimères? Point du tout. Les Alchimistes, dignes successeurs de *Paracelse*, crurent tous généralement qu'un certain *Artesius* avoit vécu, graces à leur art, pendant mille & vingt-cinq ans ni plus ni moins.

Selon les règles de l'Astrologie, comme il y a sept trous dans la tête de l'homme, les sept planettes ont sur chacun de ces trous une inspection particulière. L'oreille droite est consignée à *Saturne*, l'oreille gauche à *Jupiter*, la narine droite à *Mars*, la narine gauche à *Venus*, l'œil droit au *Soleil*, l'œil gauche à la *Lune*, la bouche à *Mercuré*. Les signes du Zodiaque sont aussi fort intéressés à la constitution du corps humain. Chaque tempéramment a sa planette particulière, de laquelle il dépend, comme on fait. Ceux qui naissent sous l'aspect du *Soleil*



font beaux, francs & magnanimes, sous celui de *Venus*, riches & voluptueux, sous celui de *Mercure*, spirituels & adroits, sous celui de la *Lune*, inconscans & valétudinaires, sous celui de *Saturne*, tristes & malheureux, sous celui de *Jupiter*, équitables & forts, sous celui de *Mars*, heureux & pleins de courage. Je ne dirai rien de la conjonction, de l'oposition du trini & du quadral, du sextil, & de l'antise, des prognostics qui se tirent des rides du front & de la paume de la main; je passe sous silence toutes ces belles choses & une infinité d'autres de cette nature, pour ne pas trop accumuler les sottises. Mais s'il m'est permis de le remarquer ici, étoient-ce là, homme imbécile & vain, les idées que devoit faire naître dans ton esprit le spectacle de cette multitude innombrable de mondes qui roulent sur ta tête dans un si bel ordre. Vil insecte d'un jour, qui rampes orgueilleusement dans la fange, comment, en comparant ta petite figure avec la vaste étendue de l'Univers osas-tu tirer cette absurde conséquence, que la nature étoit toute occupée de toi? Et ce Soleil, l'ame du monde, & la merveille

veille des Cieux, un million de fois plus grand que ce globe que tu habites, tu l'as pu croire uniquement occupé à veiller sur ton œil droit, tandis qu'une cataracte, une goutte serène, un fêtu, une piqueure, un rien, fussent pour te priver de la lumière.

Nous rions de la bêtise des Caraïbes, qui croient que la Lune ne paroît que pendant la nuit, parce qu'étant née avant le soleil, elle fut si éblouie de son éclat, qu'elle alla se cacher de honte, & ne voulut plus paroître que quand cet astre seroit sous l'horison. Nous rions de la bêtise des Hurons, qui tiennent pour une chose certaine, que la terre est percée par le milieu, & que le Soleil passé par ce trou pendant la nuit. Rions tant qu'il nous plaira des rêveries de ces Sauvages; mettons les bien au dessous de nous, vendons les cinquante ou soixante écus dans les marchés de l'Amérique, mais si nous ne voulons pas qu'ils se moquent de nous à leur tour, cachons leur avec soin que la docte antiquité, notre respectable maîtresse se glorifie d'un *Xenophane*, qui croyoit que les étoiles s'éteignoient aux approches de la lumière, & se rallu-

moient aux approches de la nuit comme des chandelles ; d'un *Pitagore* dont les Disciples pensèrent que la voye lactée étoit proprement un grand fleuve de lait, destiné à servir de nourriture aux ames en attendant la inétempicoſe ; d'un *Zenon*, qui s'imaginoit que la Lune étoit un feu artificiel ; d'un *Epicure*, qui au ſyſtème de ſes atomes, ajoutoit encore la belle idée philoſophique que le Soleil alloit s'éteindre le ſoir dans la mer & ne trouvoit non plus de difficulté à rallumer ce flambeau, qu'à mettre le feu à une chandelle. Que dirai-je de plus ? Dans les plus beaux jours de Rome, dans le ſiècle d'or par excellence, *Lucius Florus* ne dit-il pas expreſſément qu'en Eſpagne *Decimus Brutus cadentem in maria ſolem ſubreptumque aquis ignem non ſine quodam ſacrilegii metu & horrore deprehendit.*

Nous ſommes étonnés que l'on faſſe criſtifier dans le Méxique les priſonniers de guerre, mais les mêmes Romains n'immoſoient-ils pas dans le Capitole après leurs triomphes les Rois vaincus à leur *Jupiter Optimus Maximus*, & les Carthagiſois ſi bien policés ne ſacrifioient-ils pas leurs propres enfans à

Sa-

*Saturne*? Les Romains ne donnoient-ils pas dans leurs fêtes des combats de gladiateurs? Le grand *Octave* au milieu des *Horace*, des *Lucrece*, des *Virgile*, des *Mecene*, des *Agrippa*, & des *Ciceron*, portoit toujours sur lui une peau de chien marin, & s'imaginoit qu'elle le préserveroit des ardeurs de la foudre. Ce maitre du monde redoutoit une chose dont nos payfans n'ont point peur. Et sans aller si loin, ne lit-on pas dans l'histoire d'une des plus savantes compagnies de l'Europe, qu'on a vu à Paris un Persan, qui tiroit quand il le vouloit huit ou dix dents de ses gencives, & les y remplaçoit ensuite avec la même dextérité. Si les mémoires de cette société n'apprennent à notre postérité que l'histoire de ces dents, elle nous mettroit sans doute bien au dessous des Caraïbes & des Hurons. L'homme est toujours imbécille & foible. Il fait des efforts continuels pour atteindre la vérité, qui est placée comme un écueil au milieu d'une mer immense d'erreurs, & il y parvient de tems en tems, malgré son extrême foiblesse. Admirons nos connoissances, si nous le voulons, félicitons nous d'être sortis de la bar-

E s

barie

barie civile, plus terrible encore que la barbarie sauvage; mais foyons toujours modestes au milieu de nos lumières, & réservons toujours un petit coin dans notre cerveau, pour la grande fourrière de la vérité, la défiance. La Cabale, l'Alchimie, l'Astrologie, les plus ridicules imaginations, les erreurs les plus monstrueuses nous attendent. Que la raison se taise un instant, & l'opinion va reprendre le dessus, alors adieu nos connoissances, nos lumières, notre philosophie, nous retombons dans la nuit de l'erreur, semblables à ces comètes, qui s'étant approchées du Soleil, s'enfoncent ensuite rapidement dans les vuides immenses de l'espace, & ne reviennent à la lumière, qu'après une longue suite de siècles.

Veut-on savoir la cause de ces vicissitudes? C'est que nous portons tout tant que nous sommes le germe de l'erreur au fond de nous mêmes, & qu'il nous faut faire des efforts réitérés & puissans pour en sortir. Il semble que la lumière soit pour nous un état contre nature. Nos vaines terreurs, notre penchant au merveilleux, songes, tantôt tristes, tantôt agréables de notre  
 ima-

imagination, l'erreur de nos sens qui nous abusent, voilà les sources fécondes & inépuisables de tant d'extravagances, qui ont fait le tour du globe. Il est en effet contre l'apparence des sens, que la terre tourne autour du Soleil, & qu'elle soit un million de fois plus petite que cet astre. C'est une suite naturelle de l'imbécillité humaine de se forger mille ridicules imaginations, en voyant le Soleil ou la lune s'éclipser, de croire que tous les objets qui nous entourent peuvent nous nuire, ou nous être utiles, & de trouver par-tout en conséquence, des sympathies ou des antipaties; c'est une suite de l'amour propre de l'homme encore à moitié sauvage, de rapporter tout l'Univers à lui seul, & d'imaginer des influences bonnes ou mauvaises dans les astres qui brillent sur sa tête. Il n'y a pas là assurément de quoi surprendre. Nous sommes faits pour donner dans toutes les espèces de rêveries: Trop heureux lors qu'elles sont courtes, rares & sans mélange de férocité. Qui fait si d'ici à mille ans; & peut-être moins, nous ne ferons pas de nouveau la guerre pour soutenir nos vaines opinions, & si nous ne répandrons pas  
 notre

notre sang pour la secte ressuscitée des *Nominaux* ou des *Réaux*.

On a crû pendant long-tems, (& cette opinion vient *d'Aristote*) que les habitans des ports de mer ne mouroient que dans le tems du reflux. Cette opinion si probable, a passé de générations en générations depuis le beau siècle *d'Alexandre*, jusqu'au beau siècle *d'Auguste*, & depuis le beau siècle *d'Auguste* jusqu'au beau siècle des *Medicis*, & est enfin arrivée au notre (qui n'est pas moins beau que les autres) sans avoir éprouvé la moindre atteinte dans la suite d'un si long voyage. Les Médecins des villes maritimes de France, d'Angleterre & de Hollande furent tous dans la même opinion, jusqu'à ce qu'un certain Commissaire de la marine s'avisa de faire à Brest dans les années 27. 28. & 29. de ce siècle plusieurs expériences pour la vérifier. Il trouva par l'inspection des Registres, qu'il étoit mort plus de personnes dans le tems du flux de la mer que dans celui du reflux. On répéta la même expérience dans differens endroits, & toutes s'accorderent à donner un démenti formel *au Genie de la nature* & à ses partisans. O que la vie de l'homme seroit

feroit une douce chose, si les vérités utiles avoient une aussi longue vie que les erreurs, & qu'elles regnaissent comme elles paisiblement & sans obstacles pendant des Siècles entiers! Mais il n'en est pas ainsi dans ce meilleur des mondes. L'Emétique a combattu cent ans avant de pouvoir purger impunément nos entrailles. L'Inoculation est encore au milieu du 18me. siècle une invention diabolique dans plus d'un pays civilisé. Les inventions destructrices des bombes, des canons, des mines ont été reçues sans difficulté, tandis que les vérités de la saine Physique dirigées vers l'utilité générale ont essuyé mille contradictions.

Une foule d'auteurs nous assurent qu'il y a dans les Indes des hommes Cynocéphales, c'est à dire qui ont une tête de chien, & qui aboyent. Les anciens parlent de plusieurs races d'hommes extraordinaires & monstrueuses. Les Ciclopes, qui n'avoient qu'un œil, les Etiopiens qui en avoient quatre, les Astromes qui ne se nourrissent que d'odeurs, parce que la nature leur a refusé une bouche, les Sciopedes qui ont les pieds si larges, qu'ils s'en servoient de paresol, en mettant la tête

contre



contre terre & les pieds en l'air, les Pannoviens dans la Scithie, qui s'envelopent de leurs oreilles, comme d'un manteau, les Monoscelles qui n'ont qu'une jambe, & qui dévancent les lièvres à la course, les Ippopodes qui ressemblent aux Centaures de la Thesfalie. Ils nous parlent de peuples sans nez, de peuples sans têtes, de peuples sans bouche, & on croit toutes ces belles choses sur leur parole. Mais si quelqu'un s'avise de dire à ces hommes si crédules, que la terre tourne autour du Soleil, qu'il y a des antipodes, on se moque de lui, on le traite d'hérétique, car le moyen de concevoir, en effet, que l'eau pût rester dans les puits?

Il y a des gens qui croient que les coqs chantent régulièrement au point du jour; il y en a d'autres plus instruits dans ces matières, qui prétendent qu'ils chantent aussi à minuit & à midi juste. J'ai grand regret à la raison qu'en donnoit *Democrite* ce grand Philosophe de la Grece. Il disoit que cette sympatie, qui est entre le coq & l'aurore provient du mouvement des esprits animaux, excité par la digestion de la nuit, les  
quels

quels esprits animaux par leur chatouillement mettent le coq en humeur de chanter tout juste au point du jour. Il est aisé de se servir des termes de simpatie, d'antipatie, d'esprits animaux, de destin, de nature. Ce sont des expressions simples, dont notre bon-homme naturelle dispense ceux qui s'en servent de donner l'explication. On se contente de les écouter ou de les lire, & nullement de les comprendre. La discrétion est la reine des vertus sociales. Si l'on se montrait trop difficile, on n'expliqueroit jamais rien. Et voilà comment les Sciences restent en arrière. L'aimant attire le fer vers un Pole & l'éloigne de l'autre. Simpatie d'une part, antipatie de l'autre. Les Royaumes & les Etats ont leurs révolutions: La Politique n'en voit pas les causes, c'est donc le destin qui produit toutes ces vicissitudes. On ne conçoit pas de quelle manière un Etre simple peut agir sur la matière, & voilà tout aussi tôt, des esprits animaux en campagne qui vont perpétuellement de l'ame au corps, & du corps à l'ame. Si vous n'êtes pas content de l'explication, tant pis pour vous. La nature nous a tous fait naitre égaux & libres,  
c'est

c'est là dit-on la loi primitive, la loi universelle, le droit sacré & inviolable de la nature: La nature s'écrie-t-on de toutes parts. La nature! L'on s'attend que l'on expliquera ce que veut dire ce grand mot. Mais on ne peut pas tout faire à la fois. On a commencé par tirer des conséquences de principes purement arbitraires & hypothétiques, & puis l'on s'est peu mis en peine d'expliquer ce que l'on entendoit par ces principes. Si celui qui le premier s'avisa d'écrire, eut été forcé dès la première page, d'en donner une définition claire & exacte, les Bibliothèques ne seroient pas si nombreuses. Qu'est devenu l'heureux tems de *Martianus Capella*, où l'on guérissoit la fièvre avec la musique, & la furdité avec le son de la trompette; de *Taletas* & de *Trepandre*, dont le premier chassa la peste de la ville de Lacédémone au son de sa lyre, & le second apaisa une sédition avec le même instrument? Où est le tems où *Theophraste* guérissoit la goutte avec une Ariette de flute, & où *Democrite* faisoit sortir d'une plaie avec un sifflet, le venin subtil de la vipère? Où est le tems, le bon tems d'*Aganemnon*,

non,

non, qui avant de partir pour le siège de Troye, laissa par précaution, auprès de sa jeune Epouse *Clitemnestre*, un Musicien de confiance, qui avoit ordre de lui jouer de tems en tems de sa lyre sur le ton Dorique. Tant que vécut ce joueur de lyre, le perfide *Egiste* essaya vainement d'ébranler la fidélité de *Clitemnestre*: Mais dès qu'il fut mort, cette malheureuse Princesse n'ayant plus ni ton Dorique ni d'astre à opposer aux artifices du séducteur, se laissa vaincre sans résistance, & causa par son infidélité, les terribles malheurs qui font le sujet de la fameuse Tragedie Grecque. Enfin, où est le tems où le bon *Platon* assuroit qu'avec la Musique, on pou voit changer les contumes & les mœurs d'une Nation? Ces heureux tems sont passés. Aujourd'hui pour guérir de la fièvre, il faut, au lieu de Musique, du Quina, & aucun Médecin, que je sache, n'ordonne plus le son de la trompette pour la furdité. L'on ne conoit plus pour chasser la peste d'autres remèdes, que les Lazarets & les Quarantaines. On ne prévient la goutte que par le mouvement & le régime, & on ne la guérit plus qu'avec la patience. Tout a changé. Nos *Boerhave*, nos *van Swietten*,

F

nos

nos *Haller*, nos *Tissot* n'entendent plus rien à cette Médecine harmonique & musicale. Les *Montesquieu*, les *Locke*, les *d'Argenson*, les *Rousseau*, & tant d'autres Politiques de notre Siècle, sont de pauvres aveugles, qui ne voyent pas tout ce qu'on peut faire avec une Ariette du *Métastase* ou de *Tartini*. Toutes ces belles connoissances sont perdues pour jamais. On ne prévient aujourd'hui les réditions que par la douceur du Gouvernement, & il n'y a plus, pour les étouffer, d'autres moyens que les gibets & les roues. La Constitution des Gouvernemens ne se change plus que très difficilement, il en est de même des coutumes & des mœurs. Enfin les maris qui vont à la guerre, ne mettent plus des joueurs de lyre auprès de leurs femmes, & ils se croiroient fort à plaindre, s'ils n'avoient d'autre garant de leur chasteté, qu'une ariette composée sur le ton Dorique.

Superbe Roi de la terre & des animaux, qui t'arroges orgueilleusement l'empire de la nature, une goutte de sang figée dans ton cerveau, te fait croire, tantôt que tu as des cornes à la tête comme un bœuf, tantôt que tu as le derrière de verre & les jambes de paille, & tu n'oses ni marcher

cher ni t'asseoir, tantôt que tu es coq ou loup, & l'on t'entend chanter, battre de l'aile, ou hurler comme ces animaux, tantôt que tu as à la place de ton nez une grande trompe d'Eléphant, & tu as soin de te tirer à l'écart comme si tu craignois de blesser les gens qui se trouvent à ton passage. Il y a ainsi une infinité de travers mélancoliques auxquels tu es sujet, & dont les médecins ont fait, pour l'honneur de leur espèce un ample catalogue, & pour lesquels ils ont eu la modestie de ne proposer aucuns remèdes.

En voyant l'homme user si bien de ses facultés, dans les choses qui tombent sous les sens, on conjecture aisément qu'il ne doit pas être moins habile à lire dans l'avenir. *Aristote* explique la chose à merveille, attribuant le don prophétique, à une humeur mélancolique, qui rend l'esprit extrêmement subtil. Le bon *Plutarque* dit que cette admirable faculté dépend d'une vapeur terrestre, élevée par le Soleil, laquelle met en mouvement les esprits animaux, & nous rend comme présentes les choses qui ne sont pas encore. *Pausanias* dit à peu près la même chose. Quelques uns la font dépendre de la force de l'imagination, qui s'élance dans l'ave-

nir, d'autres aussi des influences célestes, aparemment pour que chacun puisse choisir parmi ces diverses explications.

Sur quoi étoient fondés les Oracles de Delphes, & généralement ceux de toute l'antiquité? Sur cette opinion que les ouvertures de la terre montrent les choses à venir. Et cette opinion elle même d'où venoit-elle? Les vapeurs, disoit-on, qui s'exhalent des cavernes proviennent des entrailles de la terre, & s'unissent en s'élevant, aux vapeurs du Ciel; or comme les vapeurs du Ciel & celles de la terre font les deux extrémités de la nature, quel meilleur moyen pourroit-il y avoir de lire dans l'avenir, que celui de bien connoitre le point de réunion de ces deux extrémités. Voilà le raisonnement qui faisoit courir les anciens aux antres souterrains, pour demander aux vapeurs qui s'en exhaloient quel seroit le destin de leurs enfans, de leurs femmas, de leurs amis, ou de la patrie.

Il y avoit une autre manière de lire dans l'avenir, à laquelle la docte antiquité n'ajoutoit pas moins de foi, c'étoit celle qui se tiroit de la contemplation des météores, & généralement des phénomènes de l'Atmosphère. Voici le raisonnement

ment

ment qu'on faisoit. Si l'Astrologie peut nous découvrir l'avenir, jusques dans les globes célestes, qui sont si loin de nos yeux, pourquoi ne le découvririons nous pas de même dans des choses si voisines de nous, & qui se passent, pour ainsi dire, sous nos sens. J'aurois trop beau jeu, si je voulois parler ici des pluyes de sang & de pierre, des combats aériens, des prodiges célestes, & de toutes les choses étranges, qui composent ce que nous appellons, à si juste titre, notre histoire qui est un mélange bizarre des passions & de la crédulité de celui qui l'a écrite, avec les choses, tantôt ridicules, & tantôt féroces des acteurs.

Mais l'homme, dit-on, est policé, il est soumis à des loix. L'homme, ce sauvage, qui court la terre en furieux pour faire la guerre aux animaux ses compagnons, qui va les chercher jusques dans le fond des forêts & dans les abimes des eaux, pour se repaître de leur chair & apaiser sa faim barbare. Les Gouvernemens sont forcés tous les ans de lui interdire la chasse & la pêche dans le tems de la génération des animaux; car sans cela, rien n'arrêteroit sa fureur. Et quelle différence y a-t-il entre les tigres & les



lions, & ces nations barbares qui se plaisoient à voir combattre dans leurs cirques, des hommes avec des ours & des panthères, & qui se faisoient une fête des gémissemens & des cris de ces malheureux, déchirés, mordus, mis en pièces par ces animaux féroces? Du moins les tigres, les lions, les crocodiles ne tuent un être vivant que lorsque la faim dévorante les y force, mais vous qu'est-ce qui vous y oblige que votre cruauté? Que diroient les animaux paisibles dont vous vous nourrissez, le bœuf, le mouton, l'agneau, s'ils savoient que vous avés fait un art de la manière de cuire, d'aprêter, & de découper par morceaux leurs membres écorchés & sanglants? Ce que vous diriez vous mêmes, s'ils s'aviseroient d'en faire autant avec votre chair. Le tout consiste à bien comprendre, ce que nous croyons avoir démontré, que l'homme est le Roi de la terre & des animaux. Tout se raffine & s'épure dans cette société de Rois, depuis qu'ils ont fait cette brillante fortune, & qu'ils se sont avisés de porter perruque, bourses à cheveux & manchettes de Flandres. On a trouvé l'art de faire mourir lentement & à petit feu certains  
ani-

animaux de leur bassécour, afin de rendre leur chair moins indigeste & plus délicate. Les anguilles, les écrevilles, les poissons, sont précipités vivans dans l'eau bouillante, & passent de là sur la table & dans l'estomac de nos Messieurs & de nos Dames, qui tout en les dévorant, parlent de la pluye, du beau tems, de la sensibilité, de la Philosophie, ont de l'esprit, des distractions, & bâillent. Le Rossignol de Madame ne se nourrit que de cœurs de veau, son petit chien ne mange que les reliefs de poulets & de pigeons, on le caresse, on le flatte, on le couche sur un carreau de velours, & malheur à l'imprudent qui lui marche sur le pied, Madame ne peut soutenir sans de mortels angoisses la vue d'un animal souffrant, pour chétif & petit qu'il soit & cependant Madame est carnassière comme un loup; son rossignol & son petit chien le sont aussi. Mais que dirons-nous de ces repas des Romains, où l'on faisoit combattre des hommes, & où l'on voyoit tomber pêle mêle, les convives étourdis par le vin, à côté des gladiateurs égorgés? Si du moins, ô homme, tu portois dans ta férocité, cet instinct généreux, qui rend illustres les plus grands crimes.

animal est à la fois plus imbécille & plus cruel que toi ? Monstre timide, qui trembles dans l'obscurité de la nuit, les tonnettes, les éclairs te font pâlir ; les fantômes, les spectres, les vampires, les chimères sont toujours à côté de toi pour t'épouvanter.

De combien d'atrocités ne t'es tu pas rendu coupable que les bêtes n'ont jamais connues ? Tu as voulu établir la propriété des biens : et voilà, tu as fait naître les voleurs, les assassins, les traîtres. Il te faut les enchaîner, les rouer, les pendre pour t'en défaire. Tu as défendu les vengeances particulières, & tu as fait naître les vengeances publiques. Il te faut tuer, afin qu'on ne te tue pas, faire des esclaves, afin d'assurer ta liberté. Tes frayeurs & tes craintes t'ont rendu nécessaires les gouvernements, mais pour les maintenir il te faut des soldats, des Juges, des bourreaux, des prisons, des chaînes, avec tout cet appareil, tu as bien de la peine d'être tranquille. Tu n'as pas un écu qu'il ne te faille mettre sous le cademat & la clé, pas un pouce de terre, qu'il ne te faille garder & défendre perpétuellement de l'usurpation de ton voisin : Si tu ne fermes ta maison, elle fera bientôt saccagée ; si  
tu

tu ne fais garder tes grands chemins, il s'y trouvera à ton passage des tigres travestis en hommes qui t'arracheront la vie pour t'enlever un écu. Tu as introduit l'inégalité, & tu as fait ainsi une foule de misérables, & tu fais étrangler le malheureux qui pressé par la faim à enlevé une javelle d'orge sur un champ. Considère ces quatre chiens qui mangent paisiblement à un même plat, sans se quereller, & va apprendre d'eux ton droit mal entendu de la nature. Que dirois-tu, si l'un de ces quatre animaux enlevait la portion des trois autres, puis, qu'il se fit appeller Comte, Duc ou Marquis, & qu'il chassât à grands coups de dents, ses compagnons qu'il appelleroit roturiers.

Mais tu fais plus; & quel animal fit jamais à son espèce une guerre aussi acharnée que celle que tu fais à la tienne? Que sont tes *Alexandre*, tes *Gengis-Kan*, tes *Tameylan*, si non de célèbres bouchers du genre-huvain, qui se font fait un grand nom pour avoir fait tomber des têtes, ouvert le ventre à des millions de tes semblables, le tout pour acquerir la gloire d'avoir fait ces belles expéditions. Voilà donc ta gloire, & c'est elle qui fait l'objet de tous tes vœux. Tu les prodigues à quiconque les

F s

im-

implore avec cent mille homicides ; tu lui élèves des statues, des monumens, tu consacres ses actions dans tes poèmes ; & tu refuses ces mêmes vœux, au citoyen paisible, qui met toute sa gloire dans la recherche de la vérité.

Cette boucherie du genre-humain est devenue par tes soins, le sujet d'une science importante, que tu appelles la *Tactique*. O si tu t'étois donné autant de peine pour perfectionner les Sciences utiles, que tu en as pris pour raffiner les arts destructeurs & meurtriers, tu n'aurois pas réduit les trois quarts de tes semblables à la nécessité de ne rien faire, faute de ne pouvoir faire du bien impunément. Sache donc qu'une multitude d'entr'eux auroient la volonté de t'être utiles, mais qu'ils n'y trouveroient pas leur compte.

Quelle est donc cette prétendue société dont tu te vantes ? Vous êtes tous, il est vrai, voisins les uns des autres, vous logés sous des toits, les uns à plain pied, les autres au premier ou au second étage, ceux ci vont à pied, d'autres vont en carrosse, les uns sont à la ville, les autres à la campagne ; vous vous faites tous des complimens, des révérences, vous vous habillez tous de la même manière ; Mais au fond quels sont les liens réels qui vous unissent ? La force & la crainte. Voilà les nœuds

noeuds de cette société. si fraternelle. Chacun de vous regarde le mal d'autrui comme un bien pour lui même. Le marchand voudroit apprendre le naufrage d'un vaisseau afin de vendre mieux ses marchandises. Je viens de faire un grand coup, dit-il, un bâtiment qui portoit des drogues vient de périr, je me suis défait des miennes à cinquante pour cent de profit. Mais cet homme, qui voit arriver les lettres de change avec tant de satisfaction, fait-il combien de larmes font verser ces cinquante pour cent, combien de familles sont ruinées, quelles mortelles angoisses éprouvent cette jeune Epouse, cette tendre Mère, dont l'enfant ou le mari sont actuellement la pature du crocodile ou du requin. Le soldat voudroit la guerre, le Juge les procès, les Médecins toujours des maladies. Comment vont les affaires, se demandent réciproquement ces derniers : A merveille, car la petite verole est fort contagieuse; les fruits ne mûrissent pas, il y aura beaucoup de dissenteries. Le Greffier criminel gémit de voir, qu'il y ait si peu de voleurs, que les duels deviennent si rares, que les nobles ne se fassent pas mieux respecter, en assommant à coups de bâton, un faquin qui n'aura pas découvert sa tête en leur présence. Tout est tranquille, désormais dit-il, & les hommes se laisseroient plutôt assommer que d'oser se défendre, tant ils sont devenus poltrons.

Voilà

Voilà quelle est votre société: Voilà les liens qui vous unissent & qui vous retiennent dans ces enceintes entourées de murs, que les animaux pourroient appeller à juste titre *Parcs de Bipedes*.

La nature vous a refusé des griffes, des dents fourchues, des cornes; mais pour y suplér, vous avés inventé les bombes, les pétards, les fusils, les canons, les mines, les filets, les épées, les haches, les poisons, & vous appellés cela, perfectionner la nature.

Vous osés vous appeller Sociables, vous qui unis par la crainte, êtes continuellement poussés par vos passions à rompre tous vos liens; & vous refusés cet avantage aux chiens, qui vont par troupes innombrables dans l'A-mérique, aux grues, aux etourneaux, aux cailles, qui se rassemblent & s'entraident fraternellement, par pure animalité, sans avoir besoin pour cela de soldats, de bourreaux, d'archers, ni de Codes. Si vous avés un entendement plus relevé, & des facultés plus parfaites, que celles des animaux, vous les employés à remplir votre esprit de misères; si vous avés des sens plus exquis, des organes plus délicats, vous avés aussi des passions plus tumultueuses & plus vives; si ayant plus de matière de combinaisons, vous avés plus de moyens de multiplier vos sensations, c'est cela même qui forme cette immense chaîne de besoins

soins qui vous tourmentent, & d'où naissent, comme de leur source, vos vices, votre misère & votre corruption. Si les bêtes n'usent pas de la raison, vous, vous en abusés, & ainsi vous êtes dans l'erreur, partout où les bêtes sont seulement dans l'ignorance. Voilà l'unique avantage que vous ayés sur elles, & il faut convenir qu'il est grand.

Il n'est aucune sorte de cruauté, dont la respectable espèce humaine n'ait donné des exemples. Les sacrifices du sang humain ont été communs à toutes les Nations. Les femmes Indiennes se bruloient à la mort de leurs maris; on dit que la loi les y contraignoit, parce que les maris de ces contrées mouroient presque tous empoisonnés par leurs femmes. Mettrons nous encore ces empoisonnemens parmi les traits de notre tableau; compterons nous parmi les loix bien imaginées, celle qui ordonnoit aux femmes Indiennes de tenir compagnie à leurs maris jusques dans l'autre monde, & parmi les traits de force & de docilité de ce sexe, ne reléverons nous pas son courage héroïque à se foumettre à la loi?

Combien de Peuples anciens & modernes, qui au lieu de respecter la vieillesse, massacroient par principes de Religion tous les vieillards septuagénaires. Faites avec moi un petit voyage en imagination sur notre globe; & voyez d'abord les habitans de l'Isle de Jaya qui massacrent

les



les malades & les vieillards, & qui ensuite exposent en vente leurs membres coupés par quartiers, comme ceux des veaux dans nos poucheries.

Voyez dans diverses contrées, des Peuples de sauvages qui mangent leurs parens morts, disant qu'ils ne sauroient leur donner une sépulture plus honorable; Et dans le Congo les femmes qui devoient des enfans qui viennent de naître.

Voyez dans la Caffrerie avec quelle édifiante cérémonie on y célébroit les funeraillies. Tous les parens du mort se coupoient à eux & à leurs enfans le petit doigt de la main gauche, puis ils jettoient tous ces petits doigts dans sa tombe. De compte fait il étoit un peu difficile dans ce pays là de sauyer son petit doigt de la main gauche; mais où est la difficulté qu'il y ait un Peuple à qui il manque un doigt. Il y a actuellement chez les Hottentots leurs voisins un usage qui fait de ces sauvages autant de demi-cassarellis. Plusieurs meurent de l'opération, car par malheur leurs grands Prêtres qui la font, ne sont pas toujours grands chirurgiens. Il y a cette différence entre les Hottentots & nous, que ces sauvages se soumettent à cette cérémonie par superstition, & que nous au contraire nous y soumettons les autres; pour avoir l'important & délicieux plaisir d'entendre fredonner une ariette dans la bouche d'un homme devenu femme.

A la mort du grand Kan de Tartarie tous les  
fidèles

fidèles sujets courent dans les rues, & se massacrent les uns les autres, pour aller servir leur Souverain dans l'autre monde, & cette sublime pompe funébre ne coute quelquefois à la Nation que huit à dix mille homicides.

Les Peuples de la Guinée ont à peu près le même usage dans les funeraillles de leur Roi. Ils massacrent dans ce grand jour, tout ee qu'ils rencontrent sur leur chemin, filles, femmes, garçons, moissonnant ainsi la fleur de l'espèce humaine, pour le service de sa defunte Majesté, qui sera infailliblement le Seigneur des Seigneurs, & le fils le plus resplendissant du Soleil. On les enterre ensuite avec Sa Majesté, & l'on termine la cérémonie en chantant & en dansant autour de leur tombeau.

C'étoit un ancien usage chez les Scytes, quand le Roi étoit mort, d'étrangler sur sa tombe la plus chère de ses femmes, le plus tendre de ses amis, & le plus fidèle de ses Ministres. L'anniversaire de cette mort étoit célébré encore avec plus de pompe. On empaloit cinquante des plus beaux pages de la Cour, puis on les rangeoit ainsi embrochés & suspendus autour du tombeau de Sa Majesté. Si quelque homme doux se fut trouvé par hazard à cette exécution, & qu'il eut élevé en faveur de ces malheureux la voix de l'humanité, si cruellement déchirée par cette horrible boucherie, s'il eut essayé de faire comprendre à leurs bourreaux, qu'un Monarque, quand il est mort,

mort,

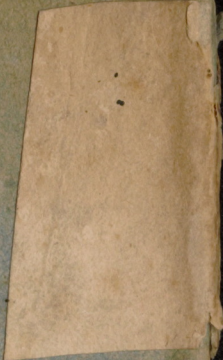
mort, n'a plus que faire de serviteurs, savez vous ce qui seroit arrivé? Pour toute réponse, le raisonneur indiscret eut été empalé avec les cinquante pages.

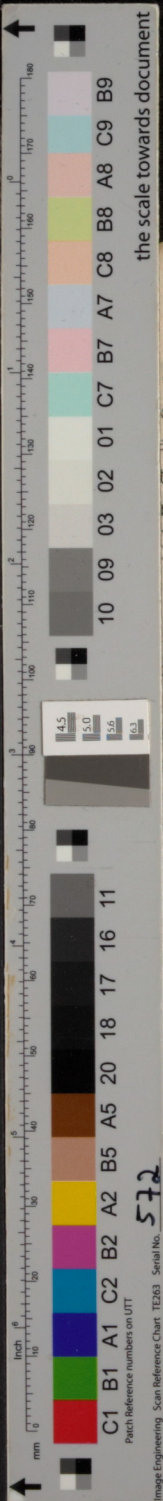
Voilà quelques traits qui caractérisent l'espèce humaine, & qui suffiront, sans doute, pour moutrer toute la justice de ses prétentions, sans qu'il soit besoin d'en étendre davantage la liste. Et qu'on ne me dise pas ici, que de cette race sont sortis les *Verulam*, les *Newton*, les *Montesquieu*, car je répondrai hardiment que la chose me paroît tout à fait impossible. Que peut avoir de commun la sublimité de ces grandes ames avec la profonde abjectiou des ames vulgaires? Si un petit bout de queue de plus ou de moins, si une légère différence dans le museau, le nombre des dents ou le poil des animaux suffisent pour en faire autant d'espèces séparées, de quel droit, par quelle audace, cette fourmillière de singes dans lesquels on chercheroit vainement une ame, & où l'on ne trouve que de la sottise & des vices se diroient ils confrères de ces hommes qui portent cent ames & cent cœurs, dont les unes sont toujours pleines de grandes idées & les autres toujours remplis de grands sentimens? Ajoutons donc encore cette dernière prétension du Prince de la nature, à toutes celles qu'il a déjà; elle mérite par sa singularité de couronner notre tableau.





Sia T...





dans les rues, & se massia-  
es, pour aller servir leur  
e monde, & cette sublime  
te quelquefois à la Nation  
micides.

Guinée ont à peu près le  
funerailles de leur Roi.  
grand jour, tout ee qu'ils  
hemini, filles, femmes,  
c ainsi la fleur de l'espece  
ce de sa defunte Majesté,  
nt le Seigneur des Sei-  
is resplendissant du Soleil.  
e avec Sa Majesté, & l'on  
en chantant & en dansant  
au.

usage chez les Scytes,  
t, d'étrangler sur sa tombe  
mes, le plus tendre de ses  
es Ministres. L'anniver-  
oit célébré encore avec  
paloit cinquante des plus  
, puis on les rangeoit ainsi  
s autour du tombeau de  
omme doux se fut trouvé  
éution, & qu'il eut élevé  
oureux la voix de l'humai-  
chirée par cette horrible  
yé de faire comprendre à  
Monarque, quand il est  
mort,